

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire



n° 59



Didier PATTE

Jean Mabire,
écrivain normand



Georges FELTIN-TRACOL

Variations uchroniques



Franck NICOLLE

L'Unité Gourmande



ISSN 2110-7599
France : 10 €



Le Normanissime



Photo de couverture :
Hauts lieux pays normands,
édité par Viking, 1955.

Cette pandémie qui contrarie notre quotidien depuis deux ans n'a pas que des effets pervers. En effet, pendant la grande migration estivale elle permet aux français de se déplacer en leur pays et d'y découvrir des lieux et des paysages qu'ils ignoraient ainsi que de se faire une idée plus juste de l'environnement sociétal.

Jean MABIRE s'est imprégné de l'âme normande parce qu'il s'est attaché à redécouvrir ses racines, il le fit si bien qu'il devint l'un des chantres de cette Province et le reste.

Adeptes de cette Europe aux cents drapeaux dont nous rêvons tous, celle que nous pensions vivre lors de la création de la C.E.E. en 1957 qui, par la volonté de deux grands hommes politiques provoqua le rapprochement de la France et de l'Allemagne associés au Benelux et l'Italie. Comme Jean MABIRE nous avons rêvé et travaillé à l'Idéal Européen dans le respect de l'Histoire, de l'Identité et des traditions de chacun des pays la composant ainsi que de leurs Provinces.

Cette Europe des Peuples et des Patries, nous l'avons vécue avec intensité : en nos cœurs, en nos âmes et la vivons toujours malgré l'intrusion de tribulations voulant faire de celle-ci un sous continent à la merci d'un Impérialisme mondial. Nous ne l'accepterons jamais !

L'Idéal qui nous anime est le legs que nous faisons à nos enfants, à notre Jeunesse. Elle doit avoir soif de connaissances et vivre d'espoir, elle doit aussi savoir et pouvoir rêver. Des Peuples désirent rester libres, nous devons marcher à leurs côtés, mais d'abord savoir d'où l'on vient afin de continuer le chemin. À travers les pages qui suivent, c'est l'amour de la Normandie que Jean MABIRE exprima toute sa vie que nous désirons vous faire ressentir. Cet amour d'une Province bien souvent méconnue dont nous ne vous présentons que quelques lieux emblématiques. Combien de Français peuvent dire qu'ils connaissent : le Cotentin, le pays de Caux ou la Suisse Normande ainsi que le Mont Saint Michel, lieu sacré ! D'abord par les païens puis récupéré par le christianisme. À travers ces textes, parfois d'une grande beauté, quinze années après sa disparition, celui sur La Hague offre un aspect particulièrement symbolique dans le sens où Jean MABIRE était très attaché à ces lieux et qu'il a choisi d'y reposer pour l'éternité.

Nous avons fait précéder les écrits de Jean MABIRE par un magnifique et très fidèle portrait qu'en a fait son ami **Didier PATTE**. En effet, près de cinquante années d'amitié les ont réunies, outre leur action militante commune, Didier PATTE fut le premier Président de notre association et le reste à titre honorifique. Sa vision de Maître Jean apportera sans doute une certaine clarté à beaucoup d'entre vous qui lui font l'honneur de lui rester fidèle.

C'est en soulignant l'abandon d'une forme d'identité française que **Georges FELTIN TRACOL** explique la recherche de son identité charnelle à la Normandie de Jean MABIRE. Une identité régionaliste charnelle donne le Droit et le Devoir de nous battre pour défendre la terre de nos ancêtres, de notre mère Patrie. Cette terre, cette Province n'est pas seulement une partie de la Nation, en l'occurrence la France, mais bien celle de la Nation Européenne toute entière !

Et puis **Frank NICOLLE** nous apporte à nouveau, sur un plateau, un avant-goût, pour la réjouissance des papilles, de la saveur Normande.

Ces visions que nous vous proposons à travers les textes de Jean MABIRE sur SA Normandie, vous engageront peut-être à diriger vos pas en cette direction et, sans doute pour beaucoup, de la découvrir. *A contrario*, les Normands ont également le droit de s'aventurer au-delà du Vexin, du Perche ou de l'Avranchais car, Dieu que la France est belle ! Qu'elle reste toujours notre, cela dépend avant tout de nous.

Bernard LEVEAUX

Adhérer !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €

☐ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. : _____

Fax : _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59 137 Busigny



Normandie, riche et diverse

Jean Mabire



Parce que la Seine s'y attarde langoureusement et que l'herbe tendre incite à la gentillesse, la Normandie semble la province paisible par excellence. On ne peut parler de notre pays sans évoquer aussitôt une chaumière délicatement blottie sous un ciel incertain où des nuages gris galopent comme de jeunes poulains. Une fermière, nécessairement bien en chair, revient de traire, et les vaches satisfaites regardent passer les trains de plaisir qui emmènent les Parisiens se tremper les pieds à Trouville. Tout le paysage conserve la grâce d'une aquarelle lavée par une pluie tiède. La Normandie sent le foin et le lait, la flânerie et l'abondance.

Le fameux pommier du paradis terrestre a été replanté dans quelque clos du pays d'Auge, sous la garde d'un vieux paysan matois à moustaches blanches qui surveille son bien du coin de l'œil bleu et sait que deux et deux font quatre, à défaut de bien discerner le fossé qui sépare le oui du non.

Mais cette image d'une Normandie heureuse, pacifique et luxuriante, ne saurait tout à fait effacer les souvenirs d'une histoire que la broderie de Bayeux a retranscrite dans la laine et qui reste une des aventures les plus étonnantes d'un Occident tumultueux.

La géographie pourtant ignorait la Normandie, et les manuels scolaires nous imposent de cruelles dissections : le Massif armoricain annexe la presqu'île du Cotentin, le Bassin parisien se vautre jusqu'à la mer, et le Nord nous réclame parfois ces falaises de craie qui donnent à Etretat le décor d'un roman de Graham Greene ou de Simenon – Brighton ou Boulogne...

Et cependant, malgré les géologues et les cartographes, la Normandie, de la Bresle au Couesnon, du port de Honfleur à la forêt d'Ecouves, est une seule province. Ces cinq départements de la Seine-Maritime, de l'Eure, du Calvados, de l'Orne et de la Manche restent unis dans leur diversité et constituent l'univers sentimental de plus de deux millions et demi de gens solidement accrochés sur leur terre.

Ces *Crochus*, comme nous appellent ceux que nous, nous appelons les *Horzains*, paraissent irrésistiblement voués au vert et en admirent toutes les nuances : vert des herbages, des

landes et des haies, minutieusement réparti entre le vert des vagues et le vert des arbres, entre la mer par où sont venus les fondateurs de la patrie et la forêt qui marquait les frontières de notre duché.

Le destin normand est lié à la plus belle aventure du monde, celle qu'ont vécu les hommes des mers froides quittant le pays des glaces et des forêts pour conquérir le monde à bord de leurs bateaux à proues de dragons. Les Vikings restent les héros d'un mythe d'une éternelle jeunesse. Ce sont eux qui rendent les Normands si fiers. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir dans sa famille des gens qui ont découvert l'Amérique et fondé la Russie, turbulences lourdes de conséquences...

Le grand-père scandinave, barbe rouge au vent, bouclier rond, glaive ciselé, casque à cornes, grand spécialiste des tempêtes, des pillages, des combats avec les ours et des traités avec les rois, fait rudement bien dans la galerie des ancêtres. L'album de famille a surtout compris depuis des herbagers et des vétérinaires, des bouquinistes et des magistrats, tout en gardant la mémoire des cousins pauvres qui bataillaient aux Antilles, découvraient les Canaries ou évangélisaient les Iroquois.

Si la Normandie a été une des premières provinces annexées à la couronne de France, dont elle a par la suite supporté, non sans quelques grondements, toutes les fantaisies et partagé, non sans quelques misères, toutes les mésaventures, il faut avouer qu'elle avait rudement profité de sa liberté entre 911 et 1204 !

De Rolf le Marcheur à Richard Cœur de Lion, nos premiers ducs ont abattu bien de l'ouvrage : couvrant le pays de monastères et de châteaux, conquérant la Sicile, colonisant l'Angleterre, guerroyant en Palestine ou en Ecosse, allant jusqu'à Mantes rappeler aux Français qu'ils pouvaient longtemps implorer le Seigneur de les protéger « *de la fureur des Normands* ».

On s'est depuis souvent battu sur nos terres : Armagnacs et Bourguignons, catholiques et réformés, royalistes et girondins, paratroupes et panzergrenadiers... Que de cimetières et que de ruines ! Mais que de renaissances ! La Normandie mérite dans ses armes le phénix tout autant que les léopards.



Conquérants et explorateurs, nous ne nous sommes jamais lassés de batailler aussi dans le royaume des lettres. Évoquer nos grands écrivains permet d'échapper au cliché facile d'une Normandie réduite à la seule image violemment colorée d'une étiquette de camembert.

C'est un Normand qui a écrit la *Chanson de Roland* et, depuis ce mystérieux Turold, combien de noms de chez nous dans les lettres françaises. Pour ne citer que les plus grands : Malherbe, le père de la littérature classique ; Corneille, le seul écrivain de notre langue qui puisse se comparer à Shakespeare : le tendre et rêveur Bernardin de Saint-Pierre ; Flaubert, ivre de solitude et de dégoût ; Maupassant, qui n'arrive pas à vieillir ; Barbey d'Aurevilly, lentement et irrésistiblement resurgi de la nuit de l'oubli ; les philosophes lucides et sceptiques en marge de toutes les écoles : Saint-Evremond, Fontenelle, Remy de Gourmont, Alain ; les penseurs politiques hardis et solitaires : Tocqueville, Le Play, Gobineau, Georges Sorel, Drieu La Rochelle. Et ceux de notre siècle : de Maurice Leblanc, créateur d'Arsène Lupin, au très savant cardinal Grente : du monarchiste Jean de La Varende au maquisard Jean Prévoist. Sans compter les vivants : Follain, Hougron, Palle, Salacrou, Ponthier, Queneau, Bésus, et tant d'autres...

La littérature normande appartient bien à cet univers de luxuriance plantureuse qu'on retrouve dans l'architecture flamboyante, admirable floraison du style gothique qui triomphe dans les pierres tourmentées de la cathédrale de Rouen et de tant d'églises de campagne. Elle n'est jamais close, la liste des monuments historiques et des richesses artistiques dans ce pays où les marins se firent architectes et les bûcherons sculpteurs, dans un enthousiasme conquérant dont chaque hameau porte la trace fulgurante. Abbayes et manoirs, églises et forteresses dessinent sur le duché de Normandie une trame plus ouvragée que la célèbre dentelle d'Alençon.

Et le Mont-Saint-Michel, qui monte sa garde vigilante à l'orée de notre province, résume à lui seul tant de siècles de labeur et de beauté. L'art roman et l'art gothique s'épaulent, l'art religieux et l'art militaire se rencontrent, la mer et la terre confondent leurs domaines au hasard

des marées tandis que le granit se dresse vers un ciel sans cesse renouvelé, tout piaillant de mouettes.

Les peintres ont pris la relève des bâtisseurs et ces *Fauves* restent bien dans la grande tradition de la race : les Roger de La Fresnaye, Othon Friesz, Raoul Dufy, Georges Braque, Fernand Léger...

Terre d'histoire et d'art, terre du passé, la Normandie est aussi un pays prodigieusement vivant, bien décidé à jouer sa chance économique à l'aube de l'unification continentale.

Notre vocation maritime s'affirme dans tous les sillages : le tourisme transatlantique au Havre, la grande pêche à Fécamp, le commerce à Rouen, le chalutage à Dieppe, la plaisance à Deauville, le cabotage à Caen, un peu de tout cela à Cherbourg, l'auberge de la Manche...

La vallée de la Seine que remontaient autrefois les drakkars des Vikings a gardé, avec sa prodigieuse industrialisation, son rôle d'épine dorsale de la province qu'enjambe le pont de Tancarville, d'un hardi modernisme. Et d'Evreux à la mer, des usines nouvelles, des villes actives, des installations pétrolières vomissent vers le ciel gris les lourdes fumées de l'espoir. Rouen, la capitale, est devenue une agglomération de 300 000 âmes, et la plus moderne université de France est à Caen, deuxième capitale de Normandie.

En face d'une haute Normandie fortement industrialisée, la basse Normandie reste à 80 % à vocation agricole. Mais tout va vite : une usine atomique dans la Hague et une centrale nucléaire dans le Val-de-Saire feront de la région de Cherbourg un des carrefours du nouvel âge.

L'agriculture reste souveraine en ce pays dont les beurres et les fromages ont obtenu une renommée mondiale : on boit sans doute moins de cidre et de calvados. mais le fleuve de lait, lui, ne cesse de croître.

La Normandie est aussi, avec l'Irlande et le Hanovre, un des principaux centres de production de chevaux de selle en Europe. Il ne faut oublier au tableau d'honneur de l'élevage normand ni le percheron, véritable tracteur animal, ni le cheval de trait cauchois, ni le mouton de prés-salé, ni le porc de nos marches méridionales. Et la basse-cour fait toujours honneur à nos fermes.

Tout cela est l'oeuvre de l'homme qui habite ce pays, du Normand. Son goût des libertés et son sens des nuances, son horreur des idées toutes faites l'empêchent d'enfermer son pays dans une seule image. Du drakkar ancestral au champ de foire, il n'y a pas tellement loin. Les vertus restent les mêmes, les défauts aussi. L'appât du gain rejoint une générosité ostentatoire ; l'indomptable ténacité, une certaine forme de nonchalance ; le scepticisme et l'ironie, un goût indéniable pour l'ordre et pour l'action. Il y a toujours des épées de fer sous le velours des prairies normandes, et c'est pourquoi cette province reste bien vivante. Les casques à cornes et les bonnets de coton sont rangés au magasin des accessoires. Mais les Normands, aujourd'hui comme autrefois, sont solidement plantés sur leur sol, tranquillement certains de leur avenir.

Jean MABIRE



Jean Mabire, écrivain normand mais pas que...

Didier Patte

Qui peut contester l'importante part normande de l'œuvre littéraire de Jean Mabire (1927-2006) ? Elle ne fut pas la seule, c'est vrai, et la normannité de Mait'Jean ne fut pas que littéraire. Homme d'action autant que de réflexion, il fut aussi un auteur normand engagé. Engagé au service d'un idéal normand qui fit de lui plus qu'un auteur « régionaliste » (les guillemets s'imposent car cet écrivain n'aurait pas voulu qu'on le réduisît à cette dimension limitée), mais aussi éveilleur du peuple normand. Éveilleur au sens qu'il donna d'ailleurs lui-même aux personnages de son livre *Les Grands aventuriers de l'histoire* (Fayard, 1982) : Friedrich-Ludwig Jahn, Giuseppe Mazzini, Adam Mickiewicz, Sandor Pétöfi et, surtout, Nicolas Grundtvig. Ce dernier fut le modèle danois auquel il aurait tant voulu ressembler. Ethnologue, historien, journaliste, théoricien politique, Nicolas Grundtvig exalta le peuple danois et les autres peuples nordiques comme Jean Mabire voulut exalter le peuple normand dans toute la diversité de son héritage.

L'aventure initiatique de la revue « Viking »

Dans les années d'après-guerre, le jeune Jean Mabire hésita entre deux vocations pour lesquelles il montrait un talent certain : le journalisme et le dessin (graphiste imagier). Entré – ce n'est pas un hasard – à la rédaction du quotidien de Cherbourg, *La Presse de la Manche*, c'est-à-dire dans la partie la plus authentiquement nordique de mentalité de la Normandie, Jean Mabire créa en mars 1949, avec quelques amis, le revue *Viking*. 19 numéros, de format 21 x 27 cm, ronéotés, s'ensuivirent jusqu'à l'automne 1955, puis une nouvelle série, de format plus ramassé et imprimé, produisit 8 numéros, de décembre 1955 au printemps 1958. On y relève 94 signatures différentes, mais certaines – et notamment cela concerne Jean Mabire – sont des pseudonymes. Il n'en reste pas moins que la revue *Viking* a réuni pendant une décennie tout ce que la Normandie recelait d'esprits férus de connaissances normandes et nordiques. Jean Mabire fut l'animateur infatigable de cet aréopage magnifique qui, après les commotions terribles de la Seconde Guerre mondiale, redonnait vie à une authentique prise de conscience de la Normandie éternelle.

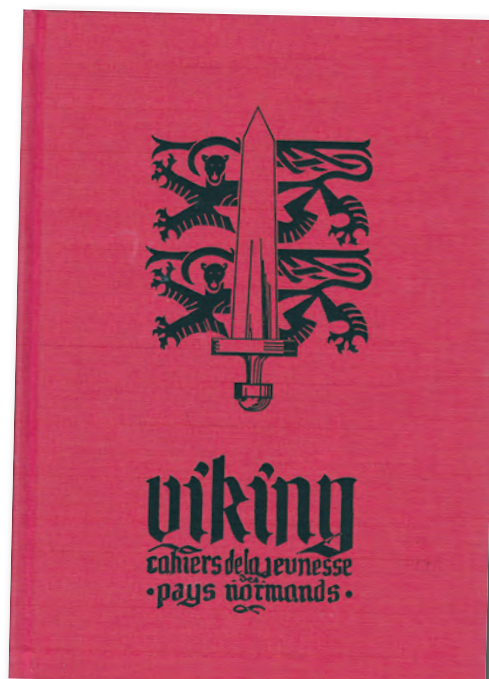
Si la revue *Viking* fut le réceptacle de toutes les normannités ressuscitées, ce fut aussi une revue esthétique. On retrouve, là, le talent d'artiste de Jean Mabire. Il y a un style *Viking*, symbolisé par le quasi-blason des deux léopards stylisés avec un glaive brochant sur le tout. On s'émerveille encore du rendu du travail manuel

d'impression de la première série ronéotée. La reproduction en deux volumes qu'en a faite en 1999 les éditions du Veilleur de Proue permet aujourd'hui d'en apprécier l'élégance, la cohérence et l'esthétisme.

L'aventure de *Viking* s'interrompt lorsque Jean Mabire fut rappelé sous les armes pendant la guerre d'Algérie ; s'ouvrait alors une autre phase de la vie et de la carrière de cet auteur.

De son passage à *La Presse de la Manche*, Jean Mabire a tiré deux ouvrages significatifs : *Pêcheurs du Cotentin* (Heimdal, 1975) et *L'Aquarium aux nouvelles* (Editions Maître Jacques, 2000). Le premier est une compilation des reportages que Jean Mabire fit *in situ* sur les bateaux aux côtés des pêcheurs de Barfleur et de Cherbourg. Il montre le souci de coller aux réalités du journaliste qui s'investit complètement dans la matière qu'il veut décrire. Le second est un roman qui, finalement, raconte ce qu'est la salle de rédaction d'un quotidien de province dans laquelle l'échotier doit toujours être à l'affût des faits divers les plus insolites. L'expérience acquise par Jean Mabire à *La Presse de la Manche* lui a permis, outre de ciseler un style inimitable et précis, de connaître le tréfonds de l'âme normande et l'on retrouvera ce bagage exceptionnel au fil des livres qu'il consacrera à la Normandie.

La Normandie qu'appréhendera Jean Mabire pendant les années *Viking / Presse de la Manche* était à la fois une réminiscence d'un héritage normand redécouvert et une option carrément nordique des origines de la Normandie. On lui a reproché ce parti-pris nordique,





tout à fait dans la continuité de la « Vikingolâtrie » du début du siècle, lors des Fêtes du Millénaire de la Normandie, à l'exemple de Louis Beuve et de Charles-Théophile Feret. C'était sans doute une réaction contre la pseudo-modernité de l'influence américaine qui déferlait alors sur la moitié du continent européen.

L'intermède « politique et parisien »

Rentré d'Algérie, après avoir connu l'expérience de la guerre et la déception de l'issue d'un combat qui, à dire vrai, n'avait pas eu beaucoup de sens pour lui (cf. son roman en partie autobiographique *Les Hors-la-loi* chez Robert Laffont, 1968), Jean Mabire s'essaya avec succès à la critique littéraire et aux biographies d'écrivains, son *Drieu parmi nous* (La Table ronde, 1963) évoque le parcours d'un écrivain qui, bien que né à Paris, est d'origine normande, Pierre Drieu La Rochelle. Cet ouvrage sur cet auteur controversé développe une vision nouvelle de cet écrivain majeur de la période de l'Entre-deux-guerres. Jean Mabire est sans doute le premier de ses biographes à avoir mis l'accent sur l'inspiration normande et nordique de Pierre Drieu La Rochelle. Plus tard, d'ailleurs, Jean Mabire consacrera des articles et des essais sur *Drieu, la Normandie et le Nordisme* (Cahier n°9 de l'A.D.L.R., 1997... reprise d'un article paru dans la *Revue de la Manche*, en juillet 1961) ou encore *Drieu et le tempérament cotentinois*.

D'après les dires mêmes de Jean Mabire à l'auteur de ces lignes, c'est durant son séjour professionnel parisien en tant que journaliste et essayiste qu'un ardent besoin de s'évader l'animait chaque jour davantage et cette évasion mentale tournait autour de trois respirations vitales : la mer, le Nord, la Normandie.

En cette période qui aboutit aux événements de 1968, la bibliographie de Jean Mabire enregistre de nombreux articles le plus souvent publiés sous pseudonymes (Henri Landemer, Didier Brument, etc.).

L'initiateur et le pédagogue du Mouvement normand

À l'automne 1968, Jean Mabire et Pierre Godefroy, son ancien collègue de *La Presse de la Manche*, collaborateur de *Viking*, devenu député gaulliste de la Manche, rencontrent les futurs dirigeants du Mouvement Normand et, de ce fait, relancent l'aventure de la *Communauté de Jeunesse* qui avait prélué la parution de la revue *Viking*... Jean Mabire, jusqu'à sa disparition, ne fut jamais avare d'articles ou de dossiers fournis aux différentes publications du Mouvement Normand (*Haro, Sleipnir, Culture Normande, L'Unité Normande*). Une bonne partie de ces écrits ont été publiés par les Éditions de l'Esnèque sous le titre *Jean Mabire et le Mouvement Normand* (5 fascicules). Dans le même temps, notre ami prêta sa plume à diverses revues normandes : *Heimdal, Hellequin, Vikland*...

Le rôle de Jean Mabire dans les combats pour la réunification de la Normandie menés par le Mouvement Normand fut déterminant : d'abord une réflexion approfondie sur les notions de décentralisation et de régionalisation, ensuite, une vigoureuse formation à la connaissance intime de la Normandie dispensée jour après jour auprès des militants. Jamais le surnom affectueux de *Mait'Jean* que les jeunes lui donnèrent ne fut plus amplement justifié.

Pendant quarante ans, Jean Mabire a ponctué son engagement normand par la publication d'ouvrages sur les Normands et la Normandie qui firent date :

- *Pêcheurs du Cotentin* (1975, déjà cité).
- *Histoire de la Normandie* (en collaboration avec Jean-Robert Ragache, Hachette, 1976).
- *Les Dieux maudits. Récits de mythologie nordique* (Copernic, 1978).
- *Les Vikings, rois des tempêtes* (en collaboration avec Pierre Vial, Idégraf-Versois, 1978).
- *Les Vikings en Normandie* (en collaboration avec Georges Bernage et Paul Fichet, Copernic, 1978).
- *La saga de Godefroy le Boiteux* (Copernic, 1978).
- *Histoire secrète de la Normandie* (en collaboration avec Claire Méheust et Nicole Villeroix-Albin Michel, 1984).
- *Les Ducs de Normandie* (Lavauzelle, 1987).
- *Guillaume le Conquérant* (Art et histoire d'Europe, 1987).
- *La Mâove* (Presse de la Cité, 1989).
- *Grands marins normands* (Ancre de marine, 1993).
- *La Varende entre nous* (Présence de La Varende, 1999).
- *L'Aquarium aux nouvelles* (Maître Jacques, 2000).
- *Des poètes normands et de l'héritage nordique* (AntéE, 2003).

Et ce, sans compter avec les ouvrages de guerre se déroulant en Normandie. On en distinguera : *Les Paras perdus* (Presses de la cité, 1987), roman qui se passe dans la zone des combats dans les Maris de Carentan après le débarquement... ou encore *Jersey sous l'Occupation* (L'Ancre de marine, 1993) qui montre que pour Jean Mabire la Normandie est un tout, y compris sa partie insulaire où la Reine Elizabeth, reine d'Angleterre, en est « Notre Duc ».

Par le roman, le reportage, l'histoire, l'ethnographie, Jean Mabire a contribué à former des générations de militants normands et a atteint les plus grands tirages en Normandie même, faisant mentir le proverbe « *Nul n'est prophète en son pays* ».

Dominique Venner, dans la préface de la Bibliographie de Jean Mabire, réalisée par Alain de Benoist, titre son propos : « *Il fut beaucoup plus que cela* »... Sa part normande est profuse et s'il fut un inspireur, il fut aussi inspiré.

Didier PATTE





Jean Mabire, écrivain « singulier »

Didier Patte



Jean Mabire sous la tente à Pirou, en juillet 1998, lors de la Journée d'hommage à l'Abbé Lelégard.

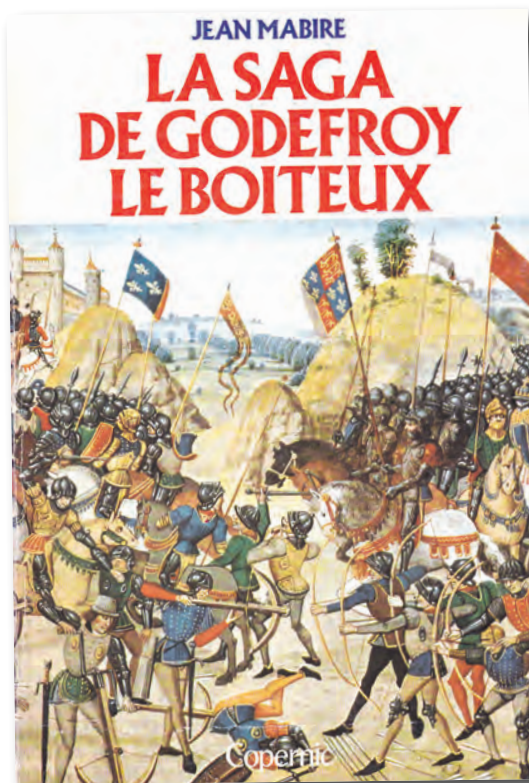
Le terme de *singulier* est... mabiresque, en ce sens que celui qui se faisait appeler affectueusement *Mait'Jean* l'employa souventes fois dans ses portraits d'écrivains de l'immense somme des *Que lire ?*, chef-d'oeuvre d'érudition où notre homme atteignit le sommet de son art... Qu'entendait-il par *singulier* ? D'abord, et avant tout, le côté solitaire du créateur, ensuite le fait que la personnalité décrite sortait des chemins battus, enfin qu'elle allait droit son chemin... Jean Mabire était tout cela dans sa *carrière* d'écrivain. *Carrière* est d'ailleurs un mot fautif si l'on considère que l'auteur des centaines d'ouvrages et d'articles n'a jamais eu le projet d'élaborer un cheminement de carrière : Jean Mabire fut d'abord un journaliste, puis une sorte de témoin, assez assimilable à la fonction de « reporter ». Petit à petit, cependant, ses écrits prirent de l'épaisseur : on passa des articles, aux séries et reportages, puis aux dossiers, enfin, individualisant ses sujets, les approfondissant, ils devinrent des livres. L'écrivain était né !

Nous ne nous appesantirons pas sur la part normande de son œuvre : un ami s'en est chargé, mais nous essaierons de cerner toutes les autres facettes de l'art d'écrire de Jean Mabire en les illustrant par des traits de caractère de ce technicien de l'écriture. Cependant, et nous sollicitons l'indulgence de nos lecteurs, nous serons loin de tout pouvoir expliquer. L'œuvre de Jean Mabire est profuse et il est difficile de tout répertorier, classer dans des catégories distinctes : la bibliographie que lui a consacrée Alain de Benoist (Editions d'Hélégoland) est déjà très riche, mais il manque – ce n'est pas un reproche – une recension certainement très difficile à réaliser de tous les articles que Jean Mabire a pu écrire, sous son nom ou sous pseudonyme, sur une multitude de sujets, même en mettant à part les « articles alimentaires » qu'il a pu commettre comme journaliste d'informations, voire échetier, lorsqu'il travaillait à Cher-

bourg à *La Presse de la Manche*. Néanmoins, ces articles anodins dans l'œuvre de Jean Mabire témoignent de l'expérience exceptionnelle qu'il a acquise dans la description et la relation des « faits divers ». C'est d'ailleurs un trait que ceux qui l'ont connu auront remarqué : Jean Mabire avait des réponses à tout, y compris dans des domaines quelquefois pointus, et il savait animer une conversation. L'art de converser était pour lui aussi talentueux que l'art d'écrire. Comment s'étonner dès lors que Jean Mabire ait exercé une sorte de magistrature d'influence auprès d'un grand nombre de ses lecteurs, de ses auditeurs, de tous âges, de toutes conditions, subjugués par la puissance d'évocation de *Mait'Jean* ?

Fut-il un « maître à penser » ? Serait-il à l'origine d'une école de pensée mabiresque ? Nous n'irons pas jusque là : il était trop solitaire et ne cherchait pas d'épigones. Mais, sans l'avoir cherché, il fut certainement un inspireur. À ce titre, son œuvre restera comme une source d'inspiration, un modèle de style. Sur ce dernier point, disons que Jean Mabire savait écrire. Son français est impeccable, sa syntaxe souple, son vocabulaire adéquat, ses tournures élégantes. La clarté et la concision de ses écrits résultent bien évidemment de son apprentissage journalistique. Les faits, rien que les faits chaque fois qu'il est possible : il voit ce qu'il décrit et, à travers son regard, le lecteur comprend un environnement, un contexte.

Quant à ses propres sources d'inspiration... il suffit de distinguer dans ses œuvres les grands chapitres de sa « vue-du-monde » (traduction approximative du concept allemand *Weltanschauung*... plus proche que l'habituelle « conception du monde » trop souvent usitée *ad nauseam*).



Jean Mabire : un scalde des temps modernes

Jean Mabire aurait certainement aimé qu'on le comparât à un scalde. D'abord par affinité nordique. Jean Mabire a toujours exalté le Nord, l'Hyperborée, Thulé (Il en fit un ouvrage qui, par bien des côtés, est fondateur : *Thulé. Le soleil retrouvé des hyperboréens*, Robert Laffont, 1977). On retrouve cette prédilection pour le Nord dans l'évocation de grands explorateurs (*Les conquérants des mers polaires*, Idegraf - Vernoy, 1980 ; *Ils ont rêvé du Pôle, 1852-1884*, L'Ancre de marine ; *Béring-Kamtchatka-Alaska, 1725-1741*, Glénat, 2004 ; *Roald Amundsen, le plus grand des explorateurs polaires*, Glénat, 1998)...

Mais revenons à l'identification que nous faisons avec un scalde des temps modernes. Un scalde était dans le monde nordique un conteur exaltant les hauts faits des personnages exceptionnels de la société scandinave. Pas toujours des chefs. Des héros, souvent du quotidien, ayant assumé leur destin, même lorsqu'il était contraire. Accomplissant dans l'action, l'honneur, voire le combat, les conséquences de leur condition d'hommes libres. Tout le contraire du fatalisme. Affrontant le danger, l'adversité, la mort. Et, en même temps, frugaux, modestes, rarement ostensibles dans leur vie intime, méprisant pour ceux qui méprisent, dédaignant la richesse. Exaltant la volonté. Ce n'est pas un hasard si Jean Mabire retrouvait dans les héros cornéliens des archétypes des héros nordiques des antiques sagas.

Plusieurs livres de Mait'Jean s'intitulent d'ailleurs sagas : *La saga de Godefroy le Boiteux* (Copernic, 1980), *La saga de Narvik. Combats au-delà du Cercle polaire, printemps 1940* (Presses de la Cité, 1990)... Mais un ouvrage

de Jean Mabire peut encore mieux évoquer les sagas si caractéristiques du monde nordique, c'est son fameux *Ungern, le baron fou. La chevauchée du général-baron Roman Féodorovitch von Ungern-Sternberg, du Golfe de Finlande au désert de Gobi* (Balland, 1973), qui connut plusieurs éditions, toujours avec le même succès. Le portrait est magistral, l'aventure ne l'est pas moins et Jean Mabire, dans son élément, a campé un personnage tellement onirique que l'on pourrait croire qu'il sort d'une bande dessinée.

Ce n'est pas un hasard non plus si nous faisons ici cette remarque : Jean Mabire, d'abord « imagier », a toujours été attiré par la B.D., écrivant d'ailleurs le scénario d'une bande-dessinée, *La Marne et Verdun. La Grande Guerre*, dessins d'Uderzo et d'Yves Bordes (Larousse. Les grandes batailles de l'histoire, 1984). L'un des héros fantasmés préférés de Jean Mabire fut Corto Maltese d'Hugo Pratt...

Certes, Jean Mabire ne pouvait retrouver la poésie fort complexe de la scansion scaldique : sa poésie à lui réside dans le récit des aventures et des vies tourmentées des héros qu'il dépeint, toujours avec cette pointe d'admiration fraternelle à l'égard des êtres d'exception le plus souvent solitaires et quelquefois incompris.

On a souvent cherché des équivalences au terme *scalde* : qu'ont-ils de commun, ces scaldes avec les bardes celtiques ? Ou avec les troubadours du *fin'amor* ? Les bardes ne correspondent pas à Jean Mabire assez peu porté sur l'ésotérisme. Quant au *fin'amor*, ce n'était pas la préoccupation première de Mait'Jean... Un personnage historique, normand celui-là, pourrait être l'ancêtre littéraire de Jean Mabire, c'est le fameux Turolde qui chantait pour encourager les compagnons de Guillaume à Hastings la *Chanson de Roland* (*Ci falt la geste que Turoldeus declinet*). Et Jean Mabire, en exaltant les héros et les guerriers, se comporte vis à vis de ses lecteurs, surtout les jeunes, comme Turolde. *Viriliter et sapienter*, dit la Broderie de Bayeux. Avec vigueur/courage et sagesse/lucidité.

Jean Mabire, écrivain combattant

Qu'est-ce qu'un écrivain combattant ? C'est un auteur qui a eu l'expérience du combat, qui a connu l'ensemble des sentiments qui animent alors celui qui a affronté la mort, mais aussi la fraternité d'armes, y compris envers l'adversaire. Il sait de quoi il parle. Evidemment, l'un des premiers ouvrages de Jean Mabire, *Les Hors-la-Loi* (Robert Laffont, 1968), qui est un roman à clefs, évoque « sa » guerre d'Algérie, durant laquelle, rappelé comme officier de chasseurs alpins, il dirigeait un *Commando de chasse* (titre d'une réédition du volume de 1968). On ne se décrète pas « écrivain combattant », on est reconnu par ses pairs et Jean Mabire fut adoubé comme tel par des prix de référence (Prix Raymond Poincaré, prix des écrivains combattants, en 1984, pour *Chasseurs alpins. Des Vosges au Djebels, 1914-1962* (Presses de la Cité) ; puis Prix de l'Alpe, en 1986, pour *La Bataille des Alpes* (Presses de la Cité).



Le nombre de livres que Jean Mabire a consacré aux guerres du XX^e siècle est tout à fait impressionnant. En cela – il faut le reconnaître – l'auteur est « daté ». Il a illustré le XX^e siècle sanglant et en a d'ailleurs tiré une philosophie personnelle. Les guerres du XX^e siècle, pour Jean Mabire, furent des guerres civiles entre peuples européens. Plusieurs de ses oncles avaient été tués en 1914-1918 et Mait'Jean s'en remettait difficilement du martyre de la Normandie, dévastée par les combats de 1940 et de 1944. L'une de ses dernières volontés fut que, lors de ses funérailles, puis de l'hommage qui lui fut rendu au Château-Gaillard, aucun drapeau national ne fut arboré, seulement les pavillons des Régions de France et d'Europe.

Autrement dit, Jean Mabire n'embraya pas sur le nationalisme en tant qu'écrivain combattant. Ce qui fascina cet auteur, ce furent les troupes d'élite, de quelques nationalités qu'elles fussent. Cela nous valut de belles pages sur les Chasseurs alpins (déjà cités), sur les Fusiliers-marins (*La bataille de l'Yser. Les fusiliers-marins à Dixmude*, Fayard, 1979), sur les Paras, anglais, américains, allemands, sur les Divisions SS, sur les guerriers de la plus grande Asie (*Les Samourais...*). Jean Mabire regretta toujours de n'avoir pu écrire sur les unités d'élite soviétiques, faute de documentations à lui accessibles.

Chaque fois qu'il le put, il tint à aller sur place pour mieux comprendre les conditions des combats : deux exemples (en dehors des lieux de la Bataille de Normandie en 1944 qu'il connaissait évidemment très bien) illustrent ce propos : ses voyages en Crète et à Narvik.

Pour la Crète, il voulut comprendre ce que fut *Le tombeau des paras allemands* (Presses de la Cité, 1982). Il en tira d'ailleurs de ce voyage *in situ* en Crète le scénario d'un fascinant roman archéologique *Opération Minotaure* (Presses de la Cité, 1996).

Pour Narvik (*La saga de Narvik. Combats au-delà du Cercle Polaire, printemps 1940*, Presses de la Cité, 1990), il tint à aller crapahuter avec son ami Louis-Christian Gautier sur les lieux, au printemps, pour s'apercevoir d'ailleurs que, là-haut, à ces latitudes, le printemps ressemblait furieusement à l'hiver le plus rigoureux... comme cela avait été le cas en 1940...

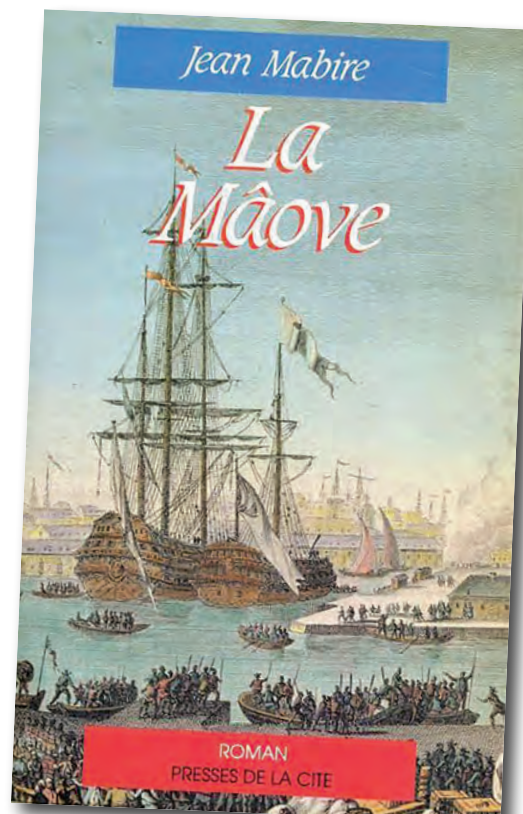
En Normandie même, il suivit pas à pas les itinéraires des unités parachutistes anglaises à l'Est de l'Orne, celui de la 82^e Airborne U.S. dans les marais de Carentan. Là encore, il en tira, outre une relation des combats, une matière à un roman *Les paras perdus* (Presses de la Cité, 1987). De même parcourut-il les lieux des sanglants combats menés par les divisions SS sur le front de Normandie. Aidé des journaux de marche de ces différentes unités, Jean Mabire reconstitua à la façon d'un reporter, ces empoignades tragiques où disparurent tant de jeunes Européens des deux camps. De là, des relations vivantes de tous ces combats pour lesquelles Jean Mabire fut certainement le plus évocateur des historiographes de ces événements extraordinaires.

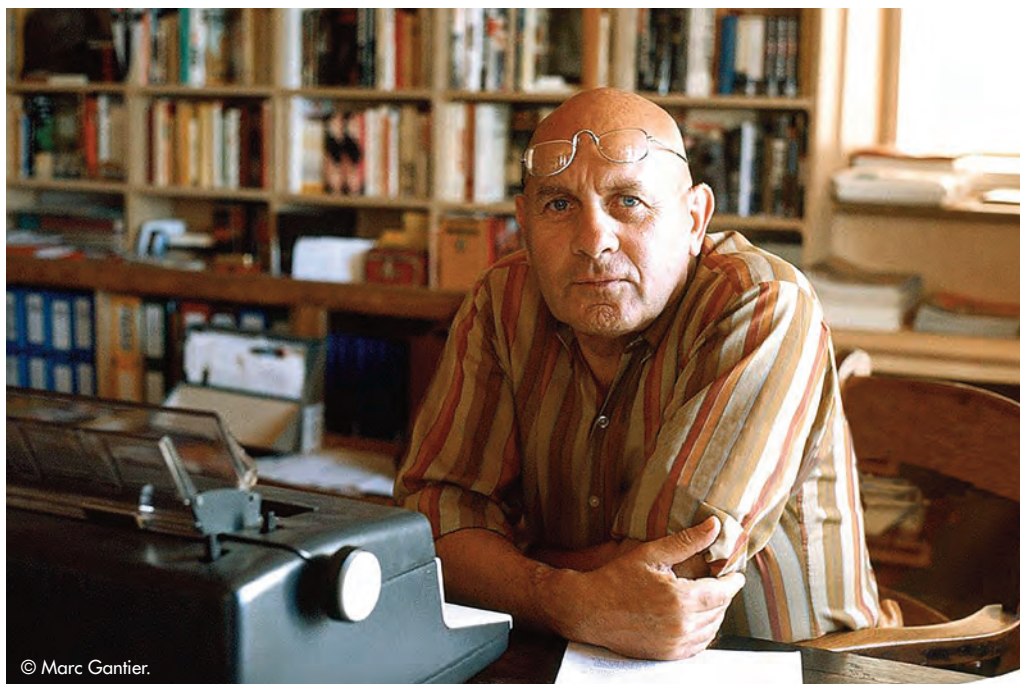
Jean Mabire, journaliste historien

Il ne faut jamais oublier que Jean Mabire fut professionnellement un journaliste. De là, un style. Clair, précis, à la recherche du détail vrai. Certes, il imagine souvent les dialogues des protagonistes, mais tous sont non seulement vraisemblables, mais relatés de façon édulcorée dans les chroniques, les témoignages, les mémoires. Jean Mabire s'est attaqué à des sujets rarement explorés comme *L'Été rouge de Pékin. La révolte des Boxers* (Fayard, 1978), l'épopée de Ungern (déjà cité), *Le massacre des Janissaires* (1973).

Au carrefour du roman et de l'histoire, son roman *La Mâove* (Presses de la Cité, 1989) – certainement son meilleur roman – est l'expression à la fois de son talent de journaliste et de sa rigueur d'historien. C'est une fiction, c'est vrai, mais bien fixée dans une période, la Révolution, un cadre, la Normandie, des personnages parfaitement typés et plausibles, des événements locaux tous attestés par les historiens et érudits des endroits évoqués. Jean Mabire y eut le souci des détails (y compris la couleur des passementeries des uniformes des militaires de l'époque), puisés dans les ouvrages spécialisés et les relations des témoins. Fiction ? Oui pour l'intrigue, mais véritable reportage historique sur la Révolution en Normandie.

Mais Jean Mabire s'en est expliqué devant un parterre de lycéens accompagnés de leurs profs, sidérés par la précision des informations contenues dans ce roman historique. La galerie de portraits des protagonistes officiels intervenant dans l'ouvrage est à elle seule une approche véridique de cette décennie que, d'ordinaire, on ne connaît que par les péripéties parisiennes. Du grand art !





© Marc Gantier.

Jean Mabire, portraitiste littéraire

Puisque nous parlons de son art du portrait, terminons cette évocation de l'écrivain Jean Mabire par ce que d'aucuns considèrent comme son chef-d'œuvre : la fameuse série des *Que lire ?*.

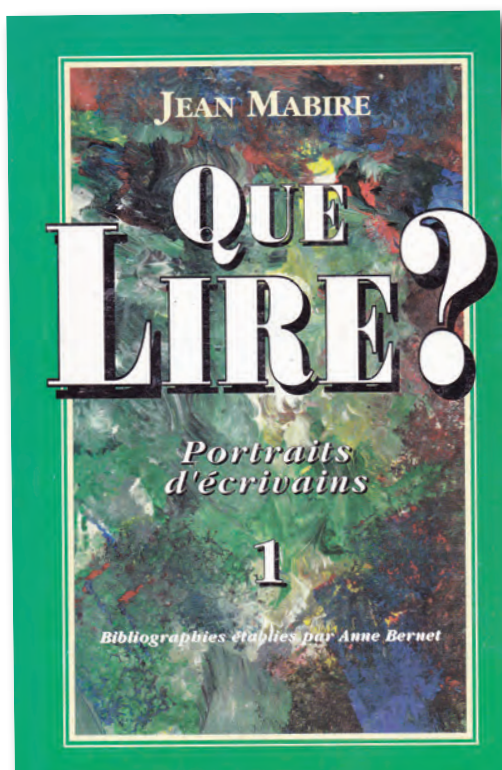
Il s'agit d'abord d'une commande : une chronique hebdomadaire dans un journal politique qui lui donne carte blanche quant au choix des sujets, mais lui impose un format serré : une page. Jean Mabire choisit de présenter chaque semaine un auteur. Sur quels critères ? Souvent l'actualité de l'édition, telle que la parution d'une biographie, quelquefois un anniversaire de naissance ou de décès d'un écrivain et ce ne sont pas toujours des contemporains.

C'est ainsi que, pendant plusieurs années, chaque semaine, vont défiler des portraits de dizaines d'écrivains, non seulement français, mais aussi étrangers : des portraits ciselés, concis, mais complets, pleins d'humour, avec un titre, une phrase, un mot quelquefois qui résume le personnage... Et tout y passe : Mabire n'a aucune limite idéologique, seul le talent de l'auteur choisi est pris en compte.

Et c'est là que nous percevons à la fois l'érudition de Mait' Jean, son absence de préjugés, sa capacité d'admiration, son ouverture d'esprit, sa tolérance. Antérieurement, dans des revues normandes, Jean Mabire avait évoqué les auteurs normands ; puis, de Drieu La Rochelle à Jean de La Varende en passant par Jean Prévost, il avait consacré des livres aux plus grands d'entre eux. Là, avec la série *Que lire ?*, des écrivains quelquefois oubliés, souvent étrangers (dès lors qu'ils avaient été traduits en français), illustres ou secondaires, eurent la gloire posthume de figurer ainsi dans le Panthéon littéraire mabiresque.

La série des *Que lire ?* est une véritable encyclopédie littéraire : c'est l'immarcescible cadeau que Jean Mabire nous a offert avec générosité.

Didier PATTE





Variations uchroniques autour du régionalisme mabirien

Georges Feltin-Tracol

Il y a un intéressant paradoxe chez Jean Mabire. Dans l'excellente biographie que lui consacre Patrice Mongondry⁽¹⁾, on apprend que dans sa jeunesse, le futur auteur de *L'Été rouge de Pékin*, né le 8 février 1927, militait aux Jeunes-francistes de Marcel Bucard. Or, dans le même mouvement se trouvait un garçon né un mois auparavant (le 6 janvier 1927) : Pierre Sidos. Or, de cet engagement commun sortirent deux parcours complètement divergents. Dans le n°22 (mars-avril 2011) de *Synthèse nationale*, le « président » de l'Œuvre française estimait « que si l'on veut survivre à l'horreur mondialiste, il faut s'en tenir à la préservation prioritaire de la réalité du fait national, sans suggérer un fractionnement régional, ni dépassement continental ou autre⁽²⁾ », soit l'exact opposé de ce que pensait Jean Mabire.

Écrivain de langue française, Jean Mabire se sentait en cage dans l'Hexagone. L'âge adulte atteint et la dure réalité vécue pendant son rappel militaire en Algérie lui inspirèrent le terrible constat que l'identité française a perdu toute substance charnelle, organique et vivante. Son intuition l'incita à se tourner vers sa patrie régionale, la Normandie, sa patrie continentale – l'Europe – et sa patrie mythique – le Nord boréen.

Une autre Europe des peuples

Tout au cours de sa vie et dans divers articles et livres, Jean Mabire montre sa faveur pour la forme la plus aboutie de l'Europe des régions encore défendue aujourd'hui par les Verts : l'Europe des ethnies. Il aurait souhaité que la Normandie enfin réunifiée (qu'il ne verra jamais puisque la fusion s'opère en 2015) participât à un nouveau concert européen aux côtés de l'Écosse, du Pays basque, de la Catalogne, de la Croatie, de la Transylvanie et de la Lombardie. Promue par le professeur Guy Héraud, auteur de *L'Europe des ethnies*⁽³⁾, candidat à l'élection présidentielle de 1974 (19 225 voix, soit 0,07 % des suffrages exprimés), et par le Breton en exil Yann Fouéré dans *L'Europe aux cent drapeaux*⁽⁴⁾, cette vision politique de la politogenèse européenne prolonge les travaux du courant fédéraliste intégral de la revue



non-conformiste *L'Ordre nouveau* dans les années 1930. Après-guerre, cette tendance représentée par le Suisse Denis de Rougemont et le Français d'origine russe Alexandre Marc crée une série d'organismes européens à vocation régionale dont le Centre international de formation européenne (CIFE) installé à Nice⁽⁵⁾.

Bien des critiques de « Maït' Jean » considèrent son œuvre la moins littéraire comme un emprunt implicite au romantisme politique germanique. C'est une grave erreur d'interprétation. Nullement germaniste, Jean Mabire ne parlait pas la langue de Goethe. À l'instar de Pierre Drieu La Rochelle, son tempérament le poussait plutôt vers la civilisation britannique d'origine anglo-normande. Dans *Les Paras perdus*, le comte normand – habile transposition romancée de l'auteur – lève la bannière des ducs et réaffirme sa fidélité envers son suzerain légitime, le roi d'Angleterre (nonobstant l'usurpation du trône par les Hanovre-Windsor et les prétentions jacobites), Jean Mabire aurait-il préféré naître non pas à Paris, mais à Jersey, à Guernesey, voire à Sercq, ces îles anglo-normandes qui relèvent de la Couronne d'Angleterre et non du Royaume-Uni ? On peut le supputer.

Quitte à choquer, on peut même imaginer que transporter aux temps tumultueux de la Guerre de Cent Ans (1337-1453), Jean Mabire aurait salué le traité de Troyes de 1420. Il aurait applaudi la constitution du royaume de France et d'Angleterre et aurait probablement rallié la faction bourguignonne contre les Armagnacs. Sans la disparition précoce de roi anglais Henri V (1387-1422) et l'intervention décisive de la bergère de Domrémy, seule capable de canali-

(1) Patrice Mongondry, *Mabire*, Pardès, Qui suis-je ?, 2018.

(2) Pierre Sidos, article repris dans Franck Buleux (sous la direction de), « Pierre Sidos. De Jeune Nation à l'Œuvre française », *Cahiers d'Histoire du nationalisme*, n°22, Synthèse nationale, 2021, p. 111.

(3) Guy Héraud, *L'Europe des ethnies*, Presses d'Europe, 1963.

(4) Yann Fouéré, *L'Europe aux cent drapeaux. Essai pour servir à la construction de l'Europe*, Presse d'Europe, 1968.

(5) Sur l'Europe des ethnies, on lira en espagnol, Collectif, *La Europa de las etnias. Construcciones teóricas de un mito europeísta*, Editorial EAS, coll. Synergias, 2020.



Louis VIII le Lion et Blanche de Castille, couronnement.
(*Grandes Chroniques de France*,
enluminées par Jean Fouquet.)



Henri V (artiste anonyme,
fin XVI^e-début XVII^e siècle,
National Portrait Gallery, Londres.)

ser la fougue guerrière de Gilles de Rais, de La Hire, du chevalier de Xaintrailles et de Jean Du nois le « Bâtard d'Orléans », l'union personnelle des deux royaumes aurait été effective. Ce rêve géopolitique étrange réapparut quelques heures en juin 1940 avec le soutien du général de brigade à titre temporaire Charles De Gaulle et du technocrate matois Jean Monnet sous la forme d'union immédiate franco-britannique...

L'échec anglais d'un Capétien

On peut aussi envisager que Jean Mabire aurait déploré l'échec de Louis le Capétien en Angleterre. On a trop tendance à penser que l'Angleterre est inexpugnable du fait de son insularité depuis 1066 et l'invasion réussie de Guillaume le Conquérant. C'est là encore une grossière erreur ! En 1216, le fils aîné de Philippe II Auguste, le prince héritier Louis (1187-1226), répond volontiers à l'appel de certains barons anglais révoltés contre le roi Jean sans Terre que le pape Innocent III a destitué, l'Angleterre étant à l'époque vassale de la papauté. Louis débarque à Stonor, le 21 mai 1216, et arrive à Londres le 2 juin. Sans être sacré roi d'Angleterre, il reçoit le serment de loyauté des barons qui le reconnaissent comme leur roi. Il justifie cette prise de pouvoir par son mariage avec Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII et d'Aliénor d'Angleterre, elle-même fille de Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine.

Énergique et volontaire, le roi français doit toutefois composer avec des nobles normands et saxons qui veulent l'application de la Magna

Carta. Or, le Capétien n'entend pas que la noblesse anglaise lui dicte sa conduite politique. Par ailleurs, il doit prendre en compte les partisans des Plantagenêts. Le fils de Jean sans Terre, le très jeune Henri III (1207-1272), revendique le trône par l'intermédiaire du régent, le duc Guillaume de Pembroke dit « Guillaume le Maréchal » (1146-1219). Louis perd la bataille de Lincoln, le 20 mai 1217. Il demande à son épouse restée en France des renforts. Elle organise un important convoi naval qui est détruit, le 24 août 1217, à la bataille des Cinq-Îles (ou de Sandwich). Comprenant qu'il ne bénéficiera d'aucune aide extérieure, Louis de France sait sa cause perdue. Il renonce au trône d'Angleterre et conclut la paix de Lambeth, le 11 septembre 1217. Il reçoit en guise de compensation 10 000 marcs et débarque à la fin du mois de septembre à Boulogne. En 1223, Louis le Lion devient Louis VIII de France pour un court règne de trois ans.

Si Louis le Lion avait gagné à Lincoln ou reçu les renforts en hommes et en ravitaillement nécessaires tant espérés, il aurait constitué à terme une union personnelle avec les royaumes d'Angleterre et de France. Ce double royaume aurait-il tenu sous la régence de Blanche de Castille, mère du jeune Louis IX ? Aurait-elle concédé aux Grands français l'équivalent de la Grande Charte anglaise ou bien aurait-elle progressivement atténué les effets de ce document en Angleterre ? L'approche chronologique de cette histoire fort méconnue ouvre des perspectives déstabilisantes pour les « téléologues » du fait français.



Lectures uchroniques

Inventée en 1857 par Charles Renouvier, l'*uchronie* (ou « *histoire alternative* » ou « *histoire contrefactuelle* ») n'est pas qu'un genre apprécié de la science-fiction. L'interrogation initiale « *Et si ?...* » (Et si Bonaparte était mort à Toulon en 1793 ? Et si le débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, avait été un fiasco ? Et si Valéry Giscard d'Estaing avait été réélu en 1981 ?) permet aux historiens et aux économistes d'élaborer des hypothèses rigoureuses afin de mieux confronter leurs analyses. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou expliquent dans un ouvrage très sérieux⁽⁶⁾ que le recours à la démonstration uchronique (ou contrefactuelle) est fréquemment employé par les chercheurs anglo-saxons avant que leurs universités ne soient noyées par l'idéologie régressive « wokiste ».

À l'exemple de Dominique Venner dont l'idéal politique inclinait vers le modèle impérial, le grand-duché d'Occident et la nostalgie des vaines candidatures royales françaises au Saint-Empire romain germanique⁽⁷⁾, Jean Mabire entretenait un solide tropisme régionaliste et européen qui se serait épanoui dans la sphère historique pour reprendre une métaphore explicite et géniale de Giorgio Locchi si les uchronies de Louis et du traité de Troyes s'étaient manifestées. La démarche uchronique permet ainsi de discerner par-delà l'historiographie hexagonale « parisianocentrée » et formatée la *permanence* d'une *possibilité* non unitaire en France même.

Longtemps placé en arrière-plan sous la III^e République malgré maintes initiatives louables (Association normande, Fédération régionale française de Jean-Charles Brun), le régionalisme a depuis pris plusieurs facettes parfois contradictoires. Certains sont devenus des mouvements indépendantistes marxistes – tiers-mondistes (Pays basque, Bretagne, Catalogne, Occitanie) avant d'adopter un discours multiculturaliste intersectionnel débilisant, ou bien des forces souverainistes poujadistes exacerbées (Ligue savoisienne). D'autres tendent plutôt vers un autonomisme serein (Alsace, Normandie, Corse) que le pouvoir central parisien n'entend pas, ne comprend pas et s'obstine à nier.

En ce XXI^e siècle archi-moderne, l'identité régionale seule ne présente aucun intérêt comme d'ailleurs les identités politiques nationales. Seul l'enchâssement complémentaire des identités charnelles locales, nationales historiques et géopolitique continentale fructifierait enfin de manière satisfaisante et évidente leurs interactions avant de donner une nette résonance à l'inévitable impératif européen. Malheureusement, cet objectif civilisationnel demeure pour le plus grand nombre un fait indicible et incompréhensible. Le modèle mobilisateur des trois patries géographiques théorisé au milieu des années 1970 par Georges Gondinet et Daniel Cologne reste toutefois plus que jamais pertinent. En effet, le réveil de notre continent ne se fera qu'à partir de la réactivation souhaitée des patries régionales et de la métamorphose indispensable des patries politiques. L'Europe demeure toujours la patrie primordiale de nos régions, de nos peuples et de nos nations.

Georges FELTIN-TRACOLE



Médaille des fêtes du Millénaire normand, organisé du 3 au 11 juin 1911 à Rouen pour la célébration du 1000^e anniversaire de la fondation du duché de Normandie par le traité de Saint-Clair-sur-Epte. (Guilloux, 1911.)

(6) Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Seuil, coll. L'univers historique, 2016.

(7) Alexandre Yali Haran, *Le lys et le globe. Messianisme dynastique et rêve impérial en France à l'aube des Temps modernes*, Champ Vallon, coll. Époques, 2000.



Honfleur, notre capitale de l'estuaire et de l'espérance

Haro-L'appel de la Normandie n°2 octobre 1970



C'était l'époque où Jean Mabire nous apprenait la Normandie. Nous devons nous réunir à Honfleur pour notre second Congrès (avec l'idée saugrenue d'en faire le lieu constant de nos rencontres: idée que nous abandonnâmes vite, car la Normandie est vaste et nécessitait notre présence partout... et Honfleur, en 1972, n'offrit que 144 chambres d'hôtel: je me souviens du chiffre car il nous avait fallu ramer pour caser tous nos amis venus parfois de fort loin!) et Jean Mabire nous présentait Honfleur comme jamais, au cours de nos études, tant primaires que secondaires ou supérieures, on ne nous avait présenté une ville normande. C'était l'époque où nous enragions de ne rien connaître de notre Normandie parce qu'on ne nous en disait rien. Notre rage contre l'Éducation nationale venait de là. Dois-je avouer qu'elle est restée intacte en moi jusqu'à aujourd'hui à l'issue d'une carrière totalement remplie dans ce grand cathédrale, malgré mes tentatives d'enseignement de la culture normande ?

Honfleur! Deux syllabes aussi nettes et aussi claires que les deux gerbes d'écume arrachées à la mer par l'étrave d'un bateau.

Ce nom même de Honfleur évoque la fusion indissociable opérée en Normandie entre tous les conquérants nordiques. On croyait ce toponyme scandinave, jusqu'au jour où un érudit s'est avisé qu'il pourrait bien être saxon. La querelle est ouverte, mais c'est une bagarre entre cousins... germains.

Les vieux Normands appelaient Honfleur : *Honnefleu*. Comment ne pas rêver à de tumultueux fondateurs vikings quand on sait qu'il existe encore, dans le nord de l'Islande, une bourgade du nom de Hunaflo ?

L'étymologie est celle des noms terminés par fleur (comme Harfleur à l'est, ou Barfleur à l'ouest de notre pays): la baie. Quant au *Hon*, qui claque comme un coup de canon à brume, il signifie sans doute: la tête ou le cap. Honfleur, la bien nommée; Honfleur, la Normande...

Ville normande entre toutes les villes normandes, Honfleur va désormais devenir, en chaque mois d'octobre – ce mois de nos armes victorieuses à Hastings – le rendez-vous et le haut-lieu de la jeunesse de notre pays, de la Bresle au Couesnon et du Château-Gaillard au Hague Dyke.

Chaque année, à l'arrière-saison, quand arrive le temps des longues patiences et des grandes certitudes, nous viendrons vers toi, Honfleur.

Nous viendrons de Rouen, la ville capitale, et de Caen, la cité du Duc Guillaume, et du Havre, la porte océane. Nous viendrons du Pays de Caux et du clos du Cotentin. Nous viendrons du Vexin et du Pays d'Auge, Pays de Bray et du Roumois. Nous viendrons de l'Evrecin, des plaines de Saint-André et du Neubourg. Nous viendrons du Bessin, des campagnes d'Argentan et d'Alençon. Nous viendrons de l'Avranchin et du Mortanais. Nous viendrons du pays d'Ouche et de tous les bocages. Nous viendrons du Mont-Saint-Michel, comme Honfleur au-péril-de-la-mer, dans cet univers où les cieux, les sables



et les flots prennent la couleur, grise et bleue, des ardoises sous l'averse.

Honfleur, en ces journées où nous tiendrons notre assemblée sur la côte de Grâce, sera, pour quelques heures, la capitale de la Normandie, de la seule Normandie qui compte à nos yeux, celle de la fidélité et celle de l'espérance.

Nulle autre cité n'est plus symbolique de l'unité de notre pays et de notre peuple. Unité qui nous vient de cette race qui t'a donné ce nom, nordique entre tous, de Honfleur. Unité que nous garde cette mer qui est notre héritage, notre destin et notre avenir : la Manche.

Honfleur, située comme un avant-poste marin à l'entrée de notre baie de Seine (qui s'étend, en fait, du Tréport à Cherbourg) est une ville symbole de notre vocation et de notre renouveau.

La géographie la rattache à la Haute-Normandie ; l'administration l'annexe à la Basse Normandie. Mais elle sait-bien qu'elle n'appartient qu'à la seule Normandie qui n'est ni haute ni basse mais Une, qui est tout autant de jadis que de demain, qui n'est pas une survivance mais une promesse.



Au temps de la Normandie ducal, apparaît ce nom de Honfleur. Sa position stratégique hors de pair ne va pas tarder à en faire un des plus disputés de nos ports. Il n'était pas facile d'être une ville normande quand la guerre fratricide ravageait une Normandie tiraillée entre la France et l'Angleterre. Nous avons saigné cent ans ! Trois générations à voir brûler les chaumières, les récoltes et les navires. Toutes ces épaves dans nos ports... Après, il a fallu reconstruire. Heureusement, c'est pour nous une passion que nous avons dans le sang – avec l'eau de mer.

Honfleur, surgie de la nuit de l'interminable guerre, avec une énergie accumulée pendant les années noires, explosa comme elle n'avait jamais explosé depuis le temps des Vikings.

La mer appelait les Normands. Et ceux de Honfleur avant tous les autres, beaux gars roux et quérus qui abandonnaient la charrue pour le gouvernail et surgissaient des herbages pour se ruer sur les vagues.

Ils auraient pu se contenter de commercer sur une mer connue. Mais le "Canal" était trop petit pour eux. Il leur fallait chercher ce qui se cachait à l'autre bout du monde. Ils partirent, comme leurs aïeux, à la poursuite du soleil couchant. Quelques-uns revinrent pour raconter des histoires étranges et merveilleuses.

Ces aventuriers des mers forment un univers pittoresque et fascinant. De quoi tenter un metteur en scène, si le cinéma français voulait bien nous raconter autre chose que des histoires de putains et de drogués.

Être du pays qui a vécu d'incroyables *westerns* et voir que toute cette épopée n'est plus que curiosité pour vieux érudits et noms à demi effacés sur les plaques des rues ! Et pourtant, tous ces découvreurs des océans inconnus, comme ils vivent encore dans leur ville, à l'heure

des longs crépuscules, quand les pommiers de nos clos frémissent au vent du large.

Les voici, les plus célèbres, surgis de la nuit des temps : Binot Paulmier, dit "*de Gonneville*", parti en 1503 à bord de *L'Espoir*. Il navigua trois ans et aborda au Brésil, où aucun navire-français n'avait été avant lui. Alors qu'il regagnait Honfleur, son bateau fut coulé par deux pirates entre Jersey et Guernesey.

Jean Denis, le premier, découvrit en 1506, l'île de Terre-Neuve. Il ouvrait ainsi la route des bancs du grand Nord à tous les baleiniers et à tous les morutiers normands, de Granville à Fécamp.

Le 13 avril 1608, un siècle plus tard, Samuel de Champlain, *horzain* magnifique, quittait à son tour Honfleur, avec des équipages normands. Il va fonder Québec et, jardinier hardi du roi de France, réussir, par-delà l'Atlantique, le greffon canadien...

Pierre Berthelot, lui, naquit avec le XVII^e siècle. Pilote-major et cosmographe du roi du Portugal, il fut d'abord marin, en bon fils de la Côte. Puis il quitta les navires pour les couvents. Il se retira à Goa et mourut à Sumatra martyrisé. L'Église le béatifica sous le nom de Bienheureux Denis de la Nativité. Mais ce sont là des vieilleseries qui n'intéressent plus la chrétienté d'aujourd'hui. Pierre Berthelot est sans doute exilé au purgatoire des colonialistes...

Moins saint homme fut, certes, Jean Doublet, mais fort bon corsaire. Sa renommée et la richesse des prises qu'il ramenait après chaque campagne dans sa ville natale éveillèrent plus d'une vocation : au XVIII^e siècle, des marins comme François Motard ou Morel Beaulieu prouvèrent, sur toutes les mers du globe, que bon sang honfleurais ne peut mentir. Et quand les hommes de la côte ne naviguent pas, ils construisent des navires. Honfleur reste le berceau de la dynastie des Augustin-Normand, dont l'ancêtre naquit en 1792, en l'an I de la République, et dont les descendants passèrent l'Estuaire, pour la plus grande gloire du Havre et de la Normandie toute entière.



Jean Doublet.



Honfleur, la place Sainte-Catherine, Eugène Boudin.

Le siècle dernier allait apporter à Honfleur une autre source de gloire qui allait à jamais marquer la vieille cité corsaire.

Honfleur, *“ville des peintres”*...

On ne peut guère écrire sur la peinture. Il faudrait donner à voir. Sans images, ce ne sont que des mots et des noms. Alors, il faut se contenter d'un hommage rapide, en souhaitant que beaucoup d'entre nous se rendent dans les musées pour s'enivrer de couleurs.

Eugène Boudin, Honfleurais jusqu'au bout de ses pinceaux, est né en 1824. Il va, à lui seul, assurer la transition entre le romantisme et l'impressionnisme. Tâche redoutable. Mais sans lui rien n'aurait été possible. Il donne le signal du grand retour à la nature – c'est-à-dire au réel : *“Nager en plein ciel. Arriver aux tendresses du nuage...”*. Il travaille inlassablement. Entre deux toiles, il retrouve ses amis à la ferme Saint-Siméon, dans les années cinquante du siècle dernier. Ainsi se forme une école – et mieux encore –, une amitié.

Étrange mélange chez tous ces Normands, de tendresse et de solidité. Leurs toiles, bâties sur des sables et des nuages, n'en sont pas moins rigoureusement construites. C'est, pour quelques années fugitives, le triomphe de la sensibilité et de l'équilibre.

Alexandre Lebourg – pour être moins connu – ne le cède peut-être pas à Boudin. Il apparaît encore plus typiquement honfleurais, sans sacrifier jamais à la mode. Une composition comme sa *Jeune fille normande* reste une des plus belles évocations de la fine fleur de notre peuple. Et puis, il y a tous les autres : Saint-Denis, par exemple. Et aussi ces deux hommes qui créèrent naguère le *“fauvisme”* : Raoul Dufy et Othon Friesz, venus en voisins du Havre.

Il nous faut mettre à part Léon Le Clerc. Fils de marins comme tant d'autres Honfleurais, il ne fut pas seulement un peintre, et des meilleurs. Mais aussi un poète et un militant normand. En créant, dès 1896, la société d'ethnographie et d'art populaire *“Le Vieux Honfleur”*,

il montra qu'il n'est de bon régionaliste que solidement enraciné dans sa ville et son terroir.

Lucie Delarue-Mardrus, qui s'y connaissait en *“personnages de remarque”*, disait de lui, comme le plus bel hommage : *“C'était un pêcheur...”* Inlassable pêcheur de beauté qui s'en allait par les rues de Honfleur, sa palette à la main, et *“le vent dans sa barbe salée”*. Il est mort voici quarante ans cette année, après avoir créé un inestimable musée. C'est à lui que nous penserons d'abord quand nous nous réunirons sur la Côte de Grâce, qu'il a tant aimée, et dans cette ville qu'il a tant servie.

Nous ne serions rien aujourd'hui si des hommes comme Léon Le Clerc n'avaient maintenu l'héritage, contre vents et marées.

*

Honfleur est un de ces lieux sacrés où souffle l'esprit. Si la Lorraine possède sa *“colline inspirée”*, la Normandie, avec cette ville unique entre toutes, possède son *“havre inspiré”*... J'avoue qu'il ne me déplaît pas que les écrivains dont Honfleur peut s'enorgueillir d'avoir été le berceau soient aussi divers que la Normandie elle-même. On ne peut rêver collection plus disparate de talents, même si tous ont marqué, chacun à leur manière, leur attachement à la terre normande et surtout à l'esprit normand.

*

Bien que né à La Rivière Saint-Sauveur, aux portes de la ville, on considère Frédéric Le Play comme un véritable fils de Honfleur et cette annexion, jouant sur quelques kilomètres, se justifie amplement.

Il est quand même singulier que la Normandie du XIX^e siècle ait fourni les plus remarquables penseurs politiques de cette époque. Il est tout aussi singulier que ces hommes, toujours originaux et parfois prophètes, aient finalement été des méconnus. Il n'est pas commode de se ranger hors du commun et d'explorer des routes solitaires.



Alexis de Tocqueville, Arthur de Gobineau et Georges Sorel ont librement réfléchi sur les trois problèmes essentiels qui allaient dominer le monde, et le dominant encore : la démocratie, le racisme et le socialisme. Frédéric Le Play joue dans cette Pléiade le rôle du quatrième mousquetaire. Et ce n'est pas le plus négligeable...

Curieux homme, ce Frédéric Le Play. Comme tous les penseurs politiques normands, il reste difficile à classer. À droite ou à gauche ? En tout cas, très loin de tous les extrêmes, mais en avance sur son temps et peut-être sur le nôtre. Pas un révolutionnaire, certes. Mais un réformiste. Hardi et inlassable.

Navré quand il contemple la France de son temps – il était né en 1806 dans le fracas des guerres napoléoniennes – il chercha inlassablement des solutions aux problèmes sociaux de son temps. Toute son œuvre se préoccupe de ce qu'on nomme aujourd'hui l'aliénation prolétarienne. Mais le remède, pour lui, n'est pas la dictature, de cette classe ou d'une autre. C'est le contrat collectif et l'enracinement. La famille, bien sûr. Mais aussi la région. Un des premiers, il dénoncera le cancer du centralisme autoritaire, comme en témoigne la belle citation à la première page de ce numéro de *Haro*.

Il ne manquait pas d'idées originales, telle ce qu'il nomme la "*famille-souche*", permettant la création d'une noblesse terrienne liée à des domaines héréditaires. Il ne cessa jamais d'être le défenseur acharné de la propriété individuelle. Son idéal : les paysans libres. Ses ennemis : les fonctionnaires. Tout cela reste très contemporain des idées du Danois Grundtvig et du mouvement de renaissance populaire dans la Scandinavie de son époque.

En bon Normand, Le Play savait ouvrir les yeux sur le monde. Un des premiers en France, il tourna ses regards vers les autres peuples européens dont il fit "*l'observation comparée*". Notre

Honfleurais ne cacha jamais sa passion pour les libertés, mais il exigeait que chacun assume, en homme responsable, son propre destin. Il apparaît pourtant sans illusions et resta toujours un pessimiste, hanté par l'idée de décadence. Mais il ne cesse de crier sa vérité pour autant ; en cela, comme en tout, il nous appartient.

*

Les Normands savent bien que rien ne s'explique sans le poids de l'histoire et Honfleur nous offre, avec Albert Sorel, le prototype du grand historien. Ses recherches sur l'Europe et la Révolution française ouvrent une voie qui ne cessera plus après lui d'être explorée. Mais il fut, en la matière, un découvreur, comme ses compatriotes qui traversaient les océans à la recherche de terres inconnues.

Attaché tout autant qu'un autre, et même davantage, à son pays natal, il publia aussi un roman *La Grande Falaise* et un recueil d'essais : *Pages normandes*. Albert Sorel avait le projet de consacrer le restant de sa vie à écrire une histoire des Normands, qui n'aurait sans doute eu rien à envier aux travaux contemporains de Depping, de Stenstrup ou de Wheaton sur les Vikings. Car il ressentait, par tout son instinct et toute son intelligence, son appartenance à la grande race qui mena ses drakkars des fjords de Norvège aux criques d'Italie. La mort interrompit ce projet et il succomba après avoir prononcé, à la Table de Marbre de Rouen, l'éloge de Corneille.

Albert Sorel, cet homme d'archives à la stature de roi de mer, nous a quittés en laissant inachevée une œuvre qui tentera par la suite des compatriotes, comme Jean Revel naguère ou René Hardy aujourd'hui.

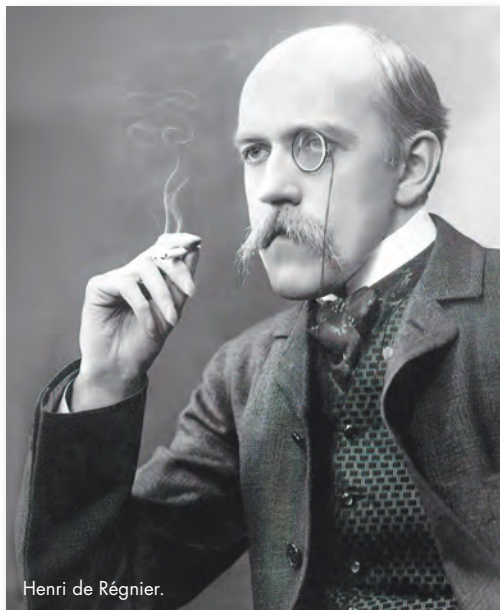
Il n'est pas facile en 1870 d'avoir été un des chefs de file de l'école symboliste avant de s'adonner à l'esthétique parnassienne. Tout cela a bien vieilli et c'est dommage. Car Henri de Ré-



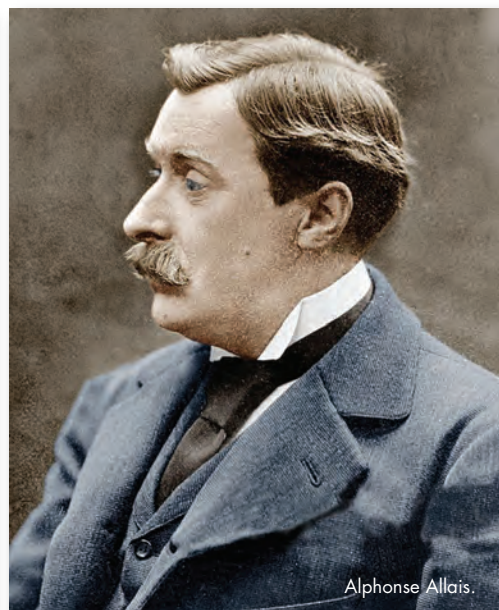
Frédéric Le Play.



Albert Sorel.



Henri de Régnier.



Alphonse Allais.

gnier, académicien jusqu'au bout des ongles, ne manquait pas de talent ni même de souffle.

Avec son chapeau haut-de-forme, sa canne à pommeau d'argent, son monocle retenu par un cordonnet – sans oublier les inévitables moustaches gauloises – il demeure prisonnier d'une époque et d'un style, dont le Normand Rémy de Gourmont, son compatriote et son contemporain, s'est mieux sorti que lui. Pourtant nous lui devons beaucoup. À commencer par l'intrusion d'un renouveau tout nordique dans notre littérature et un paganisme où passe l'appel de la mer et de la forêt. Son élégance hautaine et sa mélancolie distinguée ne touchent plus guère une génération qui l'ignore. C'est dommage, car il est bien de chez nous, avec son pessimisme philosophe. J'aime assez ce quatrain :

*"Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable
Sachant que tout est vain
qui n'est pas immortel
Et que rien ici-bas n'est guère plus durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel".*

(Épigraphe autographe au livre de Robert Honnert, *Henri de Régnier, son œuvre*, Nouvelle Revue Critique).

*

En revanche, la gloire posthume d'Alphonse Allais ne fait que croître. Pourtant, il reste toujours un peu étranger pour le public qui comprend mal tout ce que son ironie pouvait contenir de pessimisme à la Normande (ce mot de pessimisme revient sous la plume à quelques lignes d'intervalle et pour deux écrivains en apparence si différents, mais pessimisme n'est pas désespoir. Il faudra nous en expliquer un jour).

Alphonse Allais, *Alphi* pour ses amis, créa l'humour. Parfois rose et souvent noir. Il n'avait pas loin à la recherche, ce fils de Honfleur, dans une ville qui a toujours gardé un climat intellectuel proche de celui de la Grande Terre, de l'autre côté de la Manche. On a dit qu'il ressemblait à un Britannique débarqué de la veille, avec sa moustache tombante, ses yeux tristes et clairs,

ses costumes à carreaux à la mode de Sherlock Holmes. Il perpétuait seulement jusqu'à nos jours ce type humain qui exista naguère, fraternellement semblable de part et d'autre de la Manche : l'anglo-normand, véritable pur-sang de la littérature.

L'inoubliable créateur du *Captain Cap*, en venant s'établir à Montmartre n'avait rien renié de ses origines. Au contraire. Il avait presque tendance à en remettre et avait juré d'étonner les Parisiens par son flegme. Derrière son aspect un peu somnolant, il gardait des réparties cinglantes. La récente publication de ses œuvres complètes, une douzaine de volumes, aux éditions de la Table Ronde, lui rend enfin une justice qui rejaillit sur Honfleur, ville fidèle à celui qui fut le plus insolite et peut-être le plus tendre de ses enfants.

*

Il est bon qu'au milieu de tous ces visages d'hommes surgisse un visage de femme. Mais Lucie Delarue-Mardrus n'est certes pas une femme comme les autres. Charles-Théophile Féret, qui s'y connaissait, l'avait appelé "*Thoborge, reine de l'Anse et de la Dune*" et même "*Duchesse de la Normandie idéale*". Cela n'est pas pour tellement surprendre dans un pays qui a toujours accordé à la femme une place de choix – sans qu'il soit besoin des manifestations des hystériques actuelles du *Woman power*.

Parcourant le monde avec le Docteur Mardrus, son époux, le transcripteur des *Mille et Une Nuits*, Lucie Delarue fut une de ces Normandes fascinées par l'Orient et ses mirages, qu'elle restitue en images fulgurantes et colorées. Mais elle restait, avant tout, fidèle à la Normandie et à Honfleur :

*"Après les toits salés commence
le grand foin,
Et les fermes sont là dans le bleu
des herbages.
L'odeur des pommes vient de loin
Se joindre au goudron des cordages."*



Lucie Delarue-Mardrus.

Forte femme s'il en fut, Lucie Delarue-Mardrus présentait un curieux mélange de grâce et de cran, que l'on trouve peu dans le monde littéraire. Comme ses compatriotes, elle sut ouvrir les voies nouvelles et eut le courage d'être, une des toutes premières, une femme de lettres sans pédanterie et sans mièvrerie.

*

Remontons les années pour le retrouver, lui, le génial et le maudit. Je pense à un petit garçon qui traînait sur le port de Honfleur. Ce n'était pas un garçon très heureux, avec ses mèches noires et son grand front. Son père est mort et sa mère s'est remariée avec un général du nom d'Aupick. Ils l'ont emmené à Honfleur, le petit *horzain*. Alors, il regarde les bateaux qui tirent sur leurs amarres en gémissant, les voiles carguées, les ponts déserts. Le bassin sent la vase humide. Mais on y respire aussi le sel de l'aventure et le parfum tiède des îles lointaines où vivent les femmes à jamais inconnues.

Déjà, dans sa tête, se forge le vers inoubliable. Cette phrase métallique et définitive, qui reste comme un mot d'ordre pour tous les Normands de demain : *"Homme libre, toujours tu chériras la mer"*. Ce gamin se nommait Charles Baudelaire...

*

Chaque pas à Honfleur, comme chaque pas en Normandie, nous ramène dans le sillage de ceux qui œuvrèrent avant nous pour que notre pays reste fidèle à lui-même et continue de servir de pont entre la France et le monde atlantique. C'est à Honfleur que viait entre les deux guerres, ce prophète original et paralysé qu'était l'incroyable Jehan Soudan de Pierrefitte. Fondateur du Souvenir Normand en 1903, ce Normand normanissime attendait la mort calmement, dans sa petite voiture, d'où émergeait un torse de Viking foudroyé. Il avait bien travaillé dans les premières années du siècle, à la gloire de la Normandie et à la paix de l'Europe, en jetant les premiers jalons de l'Entente Cordiale, en fidélité aux vainqueurs comme aux vaincus

de la bataille de Hastings. Il ne faudra pas l'oublier quand nous allons gravir la côte de Grâce, où il aimait se faire porter pour contempler l'estuaire. Soyons fidèles à ceux qui furent fidélité.

*

Il est singulier – et puis non, c'est normal – qu'en une seule "petite" ville comme Honfleur et grâce aux seuls écrivains qu'elle a vu naître, vivre, rêver et créer, nous puissions déceler les vertus diverses et complémentaires dont nous avons tant besoins aujourd'hui.

Ah, oui ! Ce sont vraiment des maîtres.

Réunis aujourd'hui en congrès à Honfleur – ça compte un premier Congrès ! – les garçons et les filles du Mouvement de la Jeunesse de Normandie peuvent leur demander des leçons qu'ils sauront écouter. Ils ne sont pas de ceux qui récusent les héritages et les exemples.

Nous avons tant à apprendre.

Le souci du bien public avec Frédéric Le Play, la passion de l'histoire avec Albert Sorel, le sens de l'humour avec Alphonse Allais, l'amour du travail bien fait avec Henri de Régnier, la ferveur émerveillée avec Lucie Delarue-Mardrus. Et la fidélité normande avec Jehan Soudan de Pierrefitte...

Tout cela en une seule ville. Mais quelle ville ! Honfleur ne nous incite pas seulement au rêve mais à l'action. Nous aussi, nous avons à découvrir, à explorer et à bâtir. Mais la terre inconnue et lointaine qui appelait nos ancêtres peut aussi se trouver à portée de notre cœur et de nos mains. Elle se nomme Normandie.

La Normandie nous a fait ce que nous sommes et elle sera ce que nous la ferons. Désormais, chaque année, au mois d'octobre, sa capitale sera pour quelques heures à Honfleur. Il va nous falloir être dignes de cette ville, de son nom, de son rôle, de ses fils, de sa mer et de son ciel.

Jean MABIRE

"Le principal danger de la bureaucratie est de favoriser l'enhavissement indéfini de la vie privée par la vie publique, et de soumettre plus qu'il ne convient les provinces à la capital."

Fédéric Le Play

Jehan Soudan de Pierrefitte.





Falaise, berceau de l'État normand

IV^e Congrès du Mouvement Normand

Haro-L'œuf n°99 - septembre 1972

Ce petit texte non signé de Jean Mabire est bien dans sa manière: expliquer le présent, envisager l'avenir par une bonne connaissance du passé. Avec Jean Mabire comme guide, chaque coin de Normandie, chaque village normand, chaque ville ducale est une page du grand livre de la Normandie immémoriale.

Et Jean Mabire sait faire parler les témoins: le Docteur Paul German, qui devint l'un des piliers du Mouvement Normand, qui fut, plus tard, Président du Conseil régional et dont l'œuvre essentielle fut la restauration de l'Abbaye aux Dames, dont il fit le siège du Conseil Régional, eh bien, c'est à cette époque que nous connûmes et, tout de suite, Jean Mabire comprit combien cet homme deviendrait emblématique du régionalisme normand.

Le IV^e Congrès du Mouvement Normand va se tenir à Falaise. Après Lisieux, à la charnière de la "Haute" et de la "Basse" Normandie. Après Honfleur, ville d'art qui ne veut pas devenir seulement un musée. Après Bernay, chef-lieu d'un département menacé par la stupide cassure de notre pays en deux "régions" mutilées... Voici Falaise. Falaise, cité symbolique entre toutes de l'unité et de la puissance normandes. Ici, notre Guillaume fut conçu des amours d'un duc et de la fille d'un tanneur. Notre lignée s'y enracine dans notre peuple.

La Normandie est assez grande pour posséder plusieurs capitales. Un jour viendra où le pouvoir se partagera entre l'exécutif de Rouen et le délibératif de Caen. Mais Falaise restera toujours mieux qu'une capitale : un berceau.

Sans la fidélité de Falaise il n'y aurait pas eu de Conquérant et la Normandie serait restée une terre déchirée par la guerre civile. Seul un duc charriant en ses veines le sang des chefs et le sang des humbles pouvait opérer cette synthèse d'où devait surgir l'état normand médiéval. C'est pourquoi la statue du duc-roi et de ses ancêtres devait se trouver à Falaise et nulle part ailleurs en Normandie.

C'est un redoutable honneur dont la cité a su, au cours des âges, se montrer digne. En 1204 quand fut fracassé sous les coups de Phi-

lippe-Auguste, cet état alors exemplaire dans tout l'Occident, Falaise voulut résister comme avait résisté le Château-Gaillard. Dans une Normandie "française par la force des armes" comme tient à le rappeler le maire actuel, le Dr Paul German, dans une remarquable *Histoire de Falaise*, cette ville devait remplacer le pouvoir politique par l'essor économique. La Foire de Guibray a traversé les siècles, prodigieux marché d'une Normandie riche des produits de son sol et des travaux de son peuple.

Falaise garde au cours des âges, malgré les déchirements des guerres civiles qui n'ont cessé d'ensanglanter la France, un esprit très particulier d'entreprise et surtout de tolérance. Le Dr German, là encore, a bien montré à qui sa ville le devait: "L'apport notable de sang vi-

king et franc donnait au tempérament normand un goût pour les libertés publiques et privées, inconnu dans l'Île-de-France. C'est là sans doute, qu'il faut rechercher l'origine du libéralisme normand. En tout cas, un fait mérite d'être signalé; les persécutions religieuses ou politiques ont toujours été atténuées en Normandie, et cela même dans les siècles où l'intransigeance et le prosélytisme à main armée faisaient figure de vertu. Nous le verrons plus nettement à l'époque de la réforme, sous la révolution de 89 et même en 1944".

Sachant ce qu'ils devaient à Guillaume, enfant de leur cité, aux ducs-rois ses successeurs et à tous les Normands qui ont lutté contre les absolutismes étrangers à notre conception de l'ordre et de la liberté, les Fa-

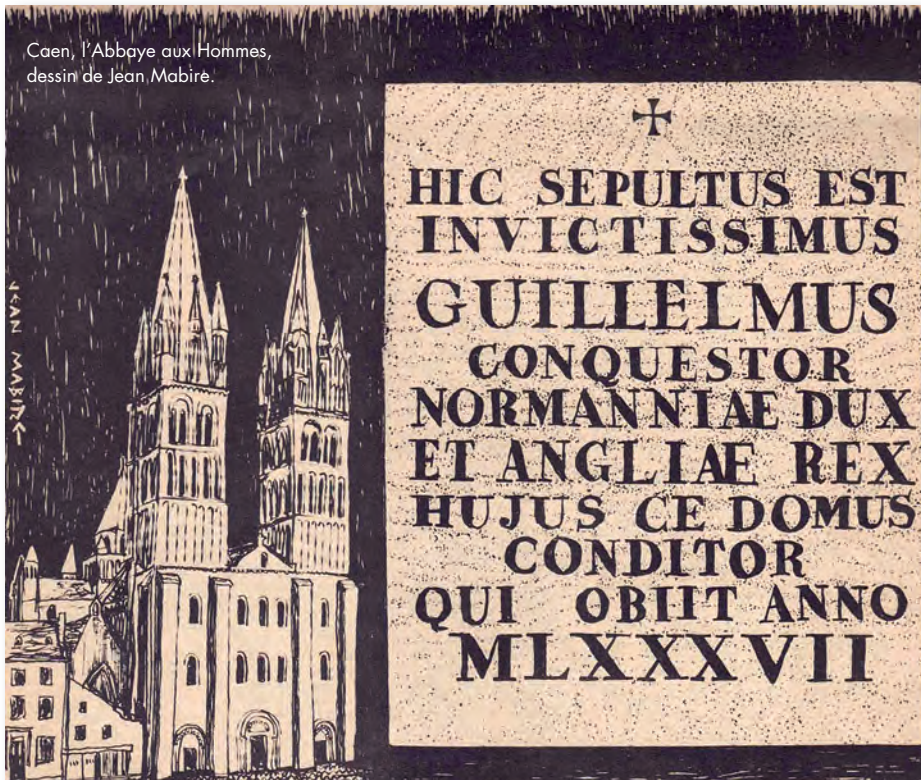
laisiens jouent un rôle essentiel dans la vie de notre pays.

À l'heure de l'unité normande et du pouvoir régional, ils retrouvent des raisons de combattre et d'espérer. Car il n'y aura pas de renouveau de la Normandie sans la renaissance des villes qui firent naguère sa grandeur et qui ont ensuite souffert de son déclin. Située au cœur de notre pays Falaise demeure un trait d'union entre la Normandie orientale et la Normandie Occidentale, comme elle est un trait d'union entre le passé ducale et l'avenir régional.

Jean MABIRE (Texte non signé alors)



Jean Mabire avec son filleul Thorvald Gautier (1996), au monument de Falaise.



Caen, terre normande

Haro-Sleipnir n°40 - Hiver 91/92

En février 1992, la rédaction de L'Unité Normande voulut relancer Haro-Sleipnir, le magazine culturel de la Normandie, d'où une sorte de numéro zéro présenté comme supplément à L'Unité Normande n°163... Et pour relancer son envol solitaire, nous fîmes appel à Jean Mabire pour qu'il rédigeât le premier éditorial. Et pour ce supplément «culturel», Jean Mabire nous lança un message politique: la ville de Caen, la ville de la première université de Normandie se devait de rester authentiquement et totalement normande. Expliquer la culture par le politique, donner une dimension culturelle à la politique : Jean Mabire n'a jamais hésité. Avant la politique, c'est-à-dire le gouvernement de la cité, il y a la métapolitique, le façonnage des esprits.

Au temps où Rouen était la capitale incontestable et incontestée de la Normandie, vue en sa diversité, Caen ne faisait pas figure de parent pauvre. Bien au contraire. La vallée de la Seine et ses plateaux savaient ce dont toute la nation normande était redevable à la ville sacrée de Guillaume et de Mathilde. Caen était le cœur de notre bastion de l'Ouest. Là, notre aventure millénaire à la fois s'enracinait et s'ouvrait sur le monde, au rythme des saisons et des marées. Alors que nos marches orientales devenaient parfois le grand boulevard de Paris à la mer et perdaient un peu d'une originalité naguère jalousement préservée, Caen restait, inentamée. Elle fut longtemps la cité de l'université et de l'agriculture, la ville des

toges et des blaudes. La Normandie vivait sans peine dans le dialogue de ses deux hauts-lieux. Les temps sont ensuite venus de la funeste division où l'on a découpé notre patrie en trois généralités, puis en cinq départements et maintenant en deux régions (sans supprimer pour autant les dits départements qui ne correspondent historiquement et sentimentalement à rien). Dans une Normandie qui sera un jour – que l'on espère prochain – ni haute ni basse, mais grande, Caen retrouvera sa place. Non pas en restant la capitale d'une petite région inviable, vouée à la régression économique et au conservatisme social. Mais en reprenant sa place comme siège de l'Assemblée unique et souveraine de toute la Normandie. Nos parlementaires ne seront alors qu'à une heure d'automobile (et à quelques minutes d'hélicoptère) des "ministres" régionaux de Rouen et de nos deux plus grands ports du Havre comme de Cherbourg. Il faut plus de temps pour traverser Paris du Nord au Sud à certaines heures de la journée ! La vocation de Caen n'est pas d'être la seconde ou la troisième ville de Normandie, mais de former l'une des pointes avancées de notre "triangle-capitale" Rouen-Le Havre-Caen. Cela ne sera possible que si cette ville, naguère chère à notre Duc, retrouve son rayonnement culturel sur trois millions de normands. Et alors les cloches de l'Abbaye aux Hommes et de l'Abbaye aux Dames sonneront ensemble cette délivrance que nous attendons depuis 1204.

Jean MABIRE



Le Mont-Saint-Michel

au carrefour de la mer et du ciel⁽¹⁾

Saint Michel, successeur de Gargantua.
La fondation légendaire de l'abbaye.
La quête des reliques dans le Grand Midi.
Comment on peut berner le diable.
L'archange saint Michel,
protecteur de la Normandie.

Haut lieu par excellence non seulement de la Normandie mais de tout l'Occident, le Mont-Saint-Michel s'impose comme le symbole même d'une terre qui s'ouvre sur la mer et s'élance vers le ciel, d'un seul mouvement où l'esprit d'aventure se conjugue avec le surnaturel pour réaliser un chef-d'œuvre de l'esprit et de la pierre.

L'histoire du Mont remonte aux temps préhistoriques les plus reculés. En ce temps-là, la mer n'avait pas encore gagné l'espace de la baie. Une immense forêt s'étendait sur tout le pays, et seuls émergeaient de cet océan vert le mont Tombe, futur Mont-Saint-Michel, Tombelaine et le mont Dol. Les anciens, qui savaient reconnaître le caractère sacré de la forêt, établirent de nombreux mégalithes dans la région.



Saint Michel,
successeur de Gargantua

Selon Guillaume Sorel, l'étymologie du mont Tombe recouvre quelques énigmes. Tombelaine ne pose aucun problème : *tumba* est un mot celtique signifiant tertre, colline. Sous l'influence latine, il est devenu *tumbe*, et a pris le sens plus particulier d'éminence artificiellement élevée sur une sépulture, puis désigne la sépulture elle-même.

Après la conquête romaine, *Tumba* prit un suffixe latin et devint *Tumbela* : petite colline, soit au nominatif *Tumbelena*.

Par contre, l'étymologie du nom de la grande colline, celle qui fut plus tard dédiée à saint Michel, demande plus de réflexion. Au Moyen Âge, on l'appelle mont Tombe. Nous retrouvons notre *tumba* celtique : colline ou sépulture. Le latin *mans* signifie aussi colline. *"S'agirait-il d'un doublet dont l'origine serait inexplicable, car il faudrait que le sens de Tumba celtique adopté sans difficulté par le latin courant ait été oublié à l'occasion de cette île seule et non de sa voisine qui a subi l'évolution normale linguistique ?"* écrit Guillaume Sorel. Le sens du nom serait donc *mons* : colline et *tumba* : sépulture, soit *"la colline de la Sépulture"*, le mont Tombe.

Or, il existait sur le mont Tombe des pierres levées considérées comme magiques parce que consacrées à des dieux anciens dont on redoutait encore la puissance. Nous verrons que le fondateur de l'abbaye, saint Aubert, se heurta à l'une de ces pierres, peut-être était-ce celle à cupules dont parle René Le Tenneur. Il ne serait pas étonnant que ces pierres recouvrent des sépultures antérieures à l'époque celtique.

Les Celtes vinrent peu à peu s'établir aux alentours de la forêt. Des villages s'édifièrent dans quelques clairières. Ils apportèrent avec eux leurs rites et leurs dieux.

Le dieu Belenos était particulièrement vénéré dans les environs d'Avranches. Une tradition veut d'ailleurs que le nom de l'îlot de Tombelaine, près du Mont-Saint-Michel, vienne de *Tumba Belen*, le mont de Belen, ou Belenos, en souvenir de ce culte. Un sanctuaire consacré à ce dieu brillant du printemps et du soleil se trouvait sans doute aussi sur le mont Tombe. On dit que des druidesses y vivaient. Elles connaissaient des charmes et des sortilèges. Les jours de grande tempête, elles lançaient des flèches dans les flots pour en conjurer la fureur.

Il est intéressant de signaler ici la remarque de Gilbert Durand, qui montre que les lieux élevés, montagnes, rochers, sont consacrés à Belen dans la tradition celtique. La toponymie française en montre bien des exemples : les monts Beillard, Billard, Bayard, Bellegarde, sont des *Ballan*, *Balan*, *Ballon*, *Balaon*, primitivement *Baladunum*, ou *"Butte de Belen"*. À Guernesey, se trouvait autrefois la Roque-Balan, cromlech où l'on allait danser le jour de la Saint-Jean, fête du soleil.

Gilbert Durand continue en affirmant que le nom du géant qui apparaît dans de nombreuses légendes populaires – et souvent en Normandie –, le solaire Gargantua, ne dérive pas de l'image racine *garg* (gosier), mais d'une

(1) Ce chapitre s'attache bien davantage à l'aspect légendaire qu'à des réalités archéologiques et historiques particulièrement mises en valeur lors du Millénaire du Mont-Saint-Michel.



racine plus ancienne, pré-indo-européenne selon Dauzat, *kar* ou *kal*, *gar* ou *gal* (même racine que le nom des Celtes ou Gaulois), signifiant pierre. Cette racine apparaît dans les monts Cornelin et Cormorin en Angleterre, et en France dans Cormeille, Corbeil, etc. Dans l'Eure, Corbin et Saint-Michel sont deux hameaux de Tourville. Non loin de là, à Formoville, la légende veut que Gargantua ait renversé un clocher. Dans le nom Corblin, nous retrouvons la racine *cor* associée au dieu Belen.

Cette racine apparaît également en tous lieux élevés ou un culte solaire eut lieu, attesté par la présence de mégalithes, que la tradition locale désigne sous le nom de *Pierre de Gargantua*, *Chaire de Gargantua*, *Pas de Gargantua*, *Caillou* ou *Pierre affiloir de Gargantua*... Nombreux sont ces lieux en Normandie : à Varengeville près de Dieppe, Caudebec,

Neufchâtel-en-Bray, Saint-Nicolas-d'Attez près de Verneuil-sur-Avre, Caillouet-Orgeville près de Pacy-sur-Eure... À Chambois, dans l'Orne, deux collines portent le nom de *Bottes de Gargantua*. Entre Granville et Avranches, la *Roche de Gargantua* permettait au géant de passer directement en Bretagne, en posant le pied sur Tombelaine, puis le Mont-Saint-Michel, et sur le mont Dol.

Or, continue Gilbert Durand, le christianisme a rebaptisé les hauts lieux en les vouant à saint Michel Archange, et l'inflexion *cor* de la racine celtique est ambivalente et renvoie à la pierre ou à l'oiseau corbeau.

Il existe un Corbon dans l'Orne. Et La Roche-Corbon, en Touraine, s'appelait autrefois, au IX^e siècle, *Vodanum*. Le dieu germanique Wotan, ou Odin pour les Scandinaves, a pour attribut deux corbeaux.

"Saint Michel, vainqueur du démon aquatique des périls de la mer, grand pourfendeur de dragons, est le successeur ailé du géant Gargantua." La preuve en est au Monte Gargano dans les Pouilles, où se trouve un important sanctuaire consacré à saint Michel, aussi bien qu'au Mont-Saint-Michel normand ou en d'autres sommets savoyards. Rouen et Neufchâtel-en-Bray ont également leur Mont-Gargan. Celui de Rouen a failli devenir un Mont-Saint-Michel : d'après un document de 996, une chapelle dédiée à l'archange y était bâtie.

L'archange serait donc une réminiscence du dieu solaire celtique, et même d'un Apollon pré-grec et préceltique. Nous verrons aussi qu'il appartient à l'archétype du héros combattant, lumineux et vainqueur des forces des ténèbres.

Nous avons évoqué le rapport de la pierre ou du lieu élevé avec le corbeau. *"Étant donné ce que l'on sait du culte solaire du corbeau chez les Celtes et les Germains, les deux polarisations peuvent sémantiquement se superposer"*, écrit Gilbert Durand, qui ajoute plus loin : *"L'aigle romain, comme le corbeau germano-celtique, est essentiellement le messenger de la volonté d'en haut."* L'aile, ou le vol, qui est accolé à la puissance de l'archange, exprime symboliquement la volonté de transcendance. Ceci s'oppose au dragon-serpent qui souvent est obligé de ramper sur le sol, ou qui vit confiné dans une caverne. Donc, l'image du vol ou de l'aile *"n'est pas l'oiseau animal mais l'ange, et toute élévation est isomorphe d'une purification parce que essentiellement angélique"*. Le corbeau germanique, souvent représenté comme un aigle, dont la sacralité fut apportée en Normandie par les Saxons et les Francs, et plus tard les Vikings, a la même fonction sacrée que l'archange.





La fondation légendaire de l'abbaye

Aux temps mérovingiens, la grande forêt qui entoure le mont Tombe est peuplée par quelques ermites qui en font déjà un lieu de prière et de recueillement. Les habitants des villages alentour assurent le ravitaillement des ermitages par l'intermédiaire d'un âne qui fait le trajet quotidien entre le mont et les villages. Nous retrouvons la même tradition que celle de sainte Austreberthe et de son âne : un jour, un loup dévora l'âne du mont et fut contraint de prendre la place de sa victime.

Au cours du règne de Childebert II, roi des Francs, Aubert est évêque d'Avranches. C'est un saint homme aimé et vénéré par tous.

Une nuit, en 706 ou 708, l'archange saint Michel lui apparaît en songe. Il demande de lui édifier un sanctuaire sur le mont Tombe. Saint Michel-Belen regrettait-il de ne plus être vénéré en cet endroit depuis que les païens celtes et francs en avaient été chassés ? Aubert hésite à accorder croyance en son rêve. L'archange lui apparaît une seconde fois, et le saint évêque n'est toujours pas convaincu de la divinité de son apparition. L'ange revient donc une troi-



sième fois, intime à Aubert l'ordre impérieux de lui obéir et pose son doigt sur la tête de l'évêque trop méfiant. Il laisse alors dans le crâne la trace indélébile de sa volonté. Le doigt brûlant de l'ange a dissous la matière, traversé l'os *"comme l'eût fait une braise ardente"*.

Au XI^e siècle, on découvrit dans le sol d'une cellule du Mont une sépulture que l'on attribua à Aubert. Le crâne présentait un orifice ovale sur l'os pariétal. Cette relique est aujourd'hui conservée à la basilique Saint-Gervais d'Avranches. C'est l'une des plus mystérieuses qui existent dans le monde chrétien. Le docteur Houssard, que cite Jean Seguin dans son livre sur *Les saints guérisseurs et les saints imaginaires de Basse-Normandie et de Haute-Bretagne*, le décrit ainsi : *"Les os du crâne et de la face sont tous tenants. Il n'y manque que le maxillaire inférieur et des dents à la mâchoire supérieure. À la première inspection, on remarque, vers le milieu du pariétal droit, une ouverture oblongue d'arrière en avant, assez grande pour qu'on puisse y introduire le pouce. Les bords de cette ouverture sont un peu amincis, lisses au-dehors comme au-dedans. Rien dans le pourtour de cette ouverture, ni dans toute l'étendue de l'os où elle se remarque, ne fait supposer qu'elle soit due à aucune cause traumatique, ni à l'action d'aucun instrument, d'aucune application caustique ou corrosive. Tout est lisse comme si cette ouverture y avait été faite sans violence et depuis assez longtemps avant la mort du sujet. On ne peut supposer davantage que cette ouverture soit le résultat de l'application du trépan, dont elle ne présente pas la forme."* Jean Seguin continue : *"Un chirurgien réputé de Paris, de passage à Avranches, m'avoua qu'il était impossible de faire semblable perforation avec rebords, si lisses, et que tout trucage était impossible. Ce crâne, « où l'on voit avec admiration et respect le trou qu'y fit saint Michel, et qui est comme une bouche ouverte pour prêcher la gloire de Dieu, avec la vérité de cette histoire », reste donc une énigme pour ceux qui ne veulent pas y voir la marque d'une intervention céleste. Pour des rois et des millions de pèlerins qui l'ont vénéré depuis*



le VIII^e siècle, il est le chef miraculeux du fondateur de la célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel.”

Pour René Le Teneur, qui s'appuie sur le fait que l'archange a appuyé son doigt sur le front de l'évêque ou le haut de son crâne, et non à la hauteur de l'os pariétal, le crâne trépané de saint Aubert serait celui d'un homme de l'époque de la pierre polie ayant survécu à l'opération. Le bourrelet visible autour de l'ouverture montre qu'il y eut régénération de l'os vivant du sujet. Ce crâne proviendrait des sépultures néolithiques qui existaient encore au XIII^e au sommet du Mont-Saint-Michel.

D'après cette thèse, la relique de saint Aubert serait donc un témoignage des trépanations rituelles dans la Normandie préhistorique. Dans tous les cas, la cause de cette trépanation n'est pas "naturelle". Elle n'a pas entraîné la mort de l'homme, et a été faite dans un but sacré. Aubert portait la marque de l'archange, il ne put que se soumettre. Au mont Tombe, les ermites s'émerveillèrent devant la manifestation de Dieu. Rien ne s'opposait plus à la construction du lieu sacré.

L'ange fit savoir à Aubert que l'église devait s'élever à l'emplacement où la terre serait piétinée par un taureau furieux. La légende est riche de symboles et de signification. Le taureau est l'emblème du dieu Mithra. Son culte fut amené en Gaule par les soldats romains. Sans doute, Mithra avait succédé à Belen dans le sanctuaire du mont Tombe. Un lieu sacré demeure sacré au-delà des différences de religions !

Le saint évêque, suivi des ermites et de villageois des alentours, se mit en quête de ce lieu. Il ne tarda pas à découvrir, au sommet des roches sauvages, un taureau furieux attaché à un arbre qui avait piétiné toute une plate-forme. On libéra le taureau qui s'enfuit dans la forêt. Les hommes se mirent à l'ouvrage, commencèrent à nettoyer le terrain des broussailles et des cailloux. Or, au milieu de cet espace, se dressait une roche immense, un de ces mégalithes levés par les hommes mystérieux des temps anciens. Malgré les efforts de tous, on ne parvint à l'ébranler. Aubert implora le secours de l'ange. Celui-ci demanda si tous les hommes du village étaient présents. On lui répondit qu'ils étaient tous là. L'évêque vit un villageois nommé Bain, qui était père de douze enfants. Il s'avéra qu'un de ses fils manquait : c'était un petit enfant au berceau. On alla le chercher. L'enfant mit son pied contre la roche qui, aussitôt, vacilla et alla se fracasser au bas de l'escarpement. Elle servit de base à la future chapelle Saint-Aubert.

Guillaume de Saint-Pair, dans son *Roman du Mont-Saint-Michel*, raconte ainsi cet épisode :

*“L'enfant li unt tost apporté
Où lot le berz ou il estoit
Donc va Bain et si enfant
La pierre unt prise en solzvelant
Aval le Mont l'ont roolée.”*

Il ne restait plus qu'à définir le plan de la future église. Comme tout plan d'édifice sacré, il ne devait pas être dû à la simple volonté humaine. Seul le symbole, ce langage divin, pouvait lui donner sa forme, son unité par les mathématiques sacrées, l'astrologie et les sciences traditionnelles. Le visible est reflet de l'invisible,

c'est pourquoi Aubert, par des prières et des méditations, obtint la révélation de ce plan sacré.

Un matin au lever du soleil, il se rend au sommet du Mont. L'herbe étincelle sous la rosée, mais un tracé se distingue nettement. Le plan de l'édifice est merveilleusement dessiné par une surface d'herbe sèche. L'archange a encore parlé. *“Ce dernier acte”, écrit Paul Sérant, dans son livre Le Mont-Saint-Michel ou l'archange par tous les temps, “achève ce que les grands constructeurs du Moyen Âge ont appelé la dédicace. C'est l'établissement rigoureux du plan, avec ses rapports mathématiques, astronomiques et astrologiques qui vont, une fois pour toutes, commander toute la construction. Celle-ci sera la représentation d'un moment « cosmique » du temps et de l'espace. Au cours des siècles, toutes réfections ou modifications seront faites en tenant compte de ce thème initial, assurant ainsi à l'œuvre une parfaite unité.”*

Les travaux commencèrent, et l'édifice s'éleva rapidement. Un jour, l'eau vint à manquer. Aubert frappa le rocher de sa crosse. Une source jaillit, vive et bienfaisante, étanchant la soif des fidèles, guérissant les malades.



La quête des reliques dans le Grand Midi

Aubert voulut doter son église de précieuses reliques. Or, quelles autres auraient pu mieux lui convenir que celles de l'archange lui-même ? Il envoya deux moines au Monte Gargano, dans le sud de l'Italie, où se trouvait un important monastère dédié à saint Michel. L'histoire de ce monastère présente d'ailleurs de nombreuses analogies avec celle du mont normand. Il conservait un manteau écarlate que l'archange portait lors d'une apparition, et un morceau de marbre où il avait laissé l'empreinte de son pas.

Les deux envoyés de saint Aubert obtinrent une partie du manteau de l'archange et un fragment du marbre portant sa marque.

Ils revinrent vers la Neustrie, et purent à peine reconnaître le pays qu'ils avaient quitté quelques mois auparavant : lorsqu'ils arrivèrent au bord de ce qui, autrefois, était la forêt de Scissy, ils ne virent qu'une large baie où chan-



taient les flots. Le Mont-Saint-Michel était devenu une île, minuscule rocher face à la mer immense, solide rocher au péril des vagues. Le mont Dol est lui aussi devenu une île, les vagues viennent clapoter au pied du tertre où s'élèvera plus tard la cathédrale de Dol.

Malgré la beauté de la légende, ceci dut s'accomplir en un temps très long, progressivement. Des terres seront lentement regagnées à la puissance des flots, péniblement, à partir du XII^e siècle. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le marais de Dol. Ces terres, ainsi que les grèves, renferment un grand nombre d'arbres fossiles, des chênes, des châtaigniers, des bouleaux. Ils sont à trois mètres de profondeur, tous couchés dans le même sens, du nord au sud. D'après Paul Sérant, cela prouve que ces arbres furent déracinés par un vent puissant de septentrion. On a d'autre part retrouvé des glands et des faines : les tempêtes qui déclenchèrent le cataclysme eurent lieu aux environs de l'équinoxe d'automne.

De nombreuses paroisses furent englouties. Certaines se trouvent encore dans les registres tandis qu'elles dorment sous les flots. Des monastères furent également submergés.

Saint Aubert plaça dans son église les reliques apportées par les deux moines. Il s'apprêtait à faire la dédicace du sanctuaire, mais il vit à plusieurs indices que Jésus-Christ lui-même l'avait consacré pendant la nuit.



Comment on peut berner le diable

En Irlande, un terrible dragon semait la désolation. *“Le souffle de cette bête maudite empoisonnait les eaux, flétrissait les plantes, asphyxiant les animaux”*, écrit Amélie Bosquet. Ne sachant comment s'en débarrasser, les habitants prièrent le ciel et se rendirent tous ensemble, bien armés, à la caverne du monstre. L'évêque et des moines en prière les accompagnaient. Ils trouvèrent le dragon inanimé à l'entrée, comme s'il dormait. Silencieusement, ils bandèrent leurs arcs. Une volée de flèches s'abattit sur le dragon qui ne fit pas un mouvement. En s'approchant, les hommes aperçurent un flot de sang noir qui s'écoulait de sa gorge – mais, là, aucune flèche n'était plantée. Nul doute qu'il était déjà mort lorsque ses assaillants étaient arrivés. Près du cadavre se trou-

vaient une épée et un bouclier serti de pierres précieuses, d'une forme inconnue dans la région. Saint Michel apparut à l'évêque et annonça que la victoire sur le monstre lui était due. Il demanda que l'épée et le bouclier fussent déposés sur la montagne qui lui était consacrée.

Or, les Irlandais ne connaissaient que le Monte Gargano. Ils se mirent en route vers l'Italie. Débarqués en France, ils dépassèrent le Mont-Saint-Michel et s'en allèrent vers le sud. Le soir, ils s'arrêtèrent pour dormir. Le lendemain matin, ils eurent la surprise de se voir transportés au lieu où ils étaient encore la veille. Ils se remirent en marche et le même fait inexplicable survint le lendemain. L'archange leur apparut alors et leur dit que la montagne qui lui est consacrée était le mont Tombe. Les armes de l'archange furent longtemps conservées au Mont, avec les autres reliques dont l'église était dépositaire. L'évêque de Coutances, Arthur de Cossé, s'en empara vers 1580. Nul ne sait ce qu'elles sont devenues.

Une autre légende est sans doute moins traditionnelle, mais plus normande.

Saint Michel vivait en ce temps-là sur le mont Tombe, et le diable avait une maison sur la côte. Son domaine était riche, car entouré de bonnes terres fertiles. Par contre, l'ange vivait pauvrement car il ne pouvait rien faire pousser sur le sable qui entourait le mont. Il proposa à Satan ce marché : le diable lui céderait toutes ses terres, l'ange les cultiverait et la récolte serait partagée par moitié. Le diable, qui était foncièrement paresseux, accepta. Saint Michel lui demanda s'il désirait la partie de la récolte qui se trouverait sous terre, ou celle qui serait sur terre. Le diable choisit celle qui serait sur terre. L'ange sema des carottes, des raves, des oignons... La récolte fut excellente... mais Satan n'eut que des feuilles fanées sans intérêt. L'année suivante, il demanda ce qui se trouvait sous terre. Saint Michel sema du blé, de l'avoine, des choux, des pois ... Une fois de plus, le diable avait été berné. Il demanda à reprendre ses terres. Un an plus tard, saint Michel l'invita à dîner. Il accepta. Après un repas merveilleux où Satan se gava de nourriture, il se trouva gêné. L'archange laissa échapper sa fureur. Le diable s'enfuit, saint Michel le poursuivit à travers le Mont, par les salles et les escaliers, les terrasses et les couloirs... parvenu au sommet, l'ange lui jeta un formidable coup de pied qui l'envoya dans les airs. Il retomba près de la ville de Mortain où il imprima ses cornes et ses griffes dans le rocher, là où l'on peut encore les voir. Cette légende montre avec beaucoup d'humour que, finalement, le diable n'est pas si difficile à ridiculiser.

L'archange saint Michel, protecteur de la Normandie

Grâce à l'édification du sanctuaire, l'archange fit de la Normandie son fief attitré. Les Normands, à travers les siècles, ont conservé une dévotion particulière pour saint Michel, qui défendait leur indépendance : combien de fois, dit-on, souleva-t-il des tempêtes pour éloigner les ennemis ? Pendant la guerre de Cent Ans, le



Mont-Saint-Michel fut le seul territoire de France qui ne fut pas occupé par les Anglais. Et ce fut saint Michel qui annonça à Jeanne d'Arc sa mission, et qui la soutint jusqu'au bûcher.

Lorsque Guillaume s'embarqua pour conquérir l'Angleterre, il choisit la date du 29 septembre, date de la fête de saint Michel, malgré le danger que représentait la mer au moment de l'équinoxe. Après lui, les ducs gardèrent jalousement le Mont dont les Bretons tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer.

Toujours, Saint-Michel resta normand.

Et lorsque d'autres conquérants s'en allèrent vers les Pouilles et la Sicile pour y implanter la loi normande, ils réunirent sous la même puissance des hommes du Nord le Monte Gargano et le mont Tombe, tous deux hauts lieux hantés par l'archange lumineux.

La principale caractéristique de saint Michel est d'être un héros combattant. Il vainc le dragon, lui, le lumineux, précipite Lucifer, puissance infernale, dans les ténèbres. Il est le chef des milices célestes. Avec saint Georges, autre pourfendeur de dragon, il protège la chevalerie du Moyen Âge. La fête de saint Georges, célébrée le 23 avril, est dans le cours de l'année à l'opposé de celle de saint Michel. C'est au nom de ces deux saints que sont armés les chevaliers. Ce sont eux que l'on invoque avant les batailles. "*Monsieur Saint Michel*" fait vaincre les purs et les justes. Il est vêtu de l'armure d'or flamboyante et brandit le glaive étincelant. L'aspect solaire de son combat est présent déjà dans ses attributs principaux.

L'arme du héros, glaive ou lance, est, dit Gilbert Durand, symbole de puissance et de pureté. Apollon perçant de ses flèches le serpent Python, Héraklès tuant l'Hydre ou les ténébreux oiseaux du lac Stymphale, Thor vainqueur du géant Hrungnir, éternel ennemi du serpent de Midgard, sont issus de la même veine symbolique que saint Michel le purificateur.

Son glaive qui transperce et tue sépare la matière pour permettre à l'âme de se libérer, de s'élever. Ici apparaît toute la grandeur spirituelle du combat. Le glaive est également le symbole de la parole divine. Dans l'*Apocalypse* de Jean, une épée effilée à double tranchant sort de la bouche du Christ. Le glaive devient le Logos, le Verbe divin et créateur, à la fois destructeur et donneur de vie. Saint Michel, le porte-glaive, est aussi le messager divin, le porteur de la parole, de la volonté divine. En cela, il se rapproche de Hermès-Mercure.

La lance est le rayon de soleil qui accompagne tout héros solaire. Chez les Nordiques, Odin en est armé. C'est aussi la foudre, le feu sacré destructeur et fécondant que possèdent ensemble Thor et Jupiter.

Michel, remarque Paul Séran, est de la nature du feu. Ses lieux consacrés sont des lieux de feu. Le mont normand est un socle granitique, et la foudre a d'innombrables fois frappé le clocher de l'abbaye.

C'est ainsi que l'on peut dire Michel le Brillant, le Resplendissant, comme Mithra, Belenos, Balder ou Apollon. Le christianisme a repris à son compte les anciens archétypes in-



destructibles parce que faisant partie intégrante de la nature humaine... et divine.

Le nom de Belen, comme celui d'Apollon, vient de la pomme, dans la racine celtique Aval que l'on retrouve dans le nom de l'île d'Avallon, désignant en quelque sorte le paradis, l'autre monde. La Normandie est la terre des pommiers. La vision d'une verte prairie plantée de pommiers en fleurs n'évoque-t-elle pas une image paradisiaque? Or, la pomme renferme en son centre, si on la coupe transversalement, le symbole de l'homme total qui possède la Vérité et la Connaissance, l'homme conscient de la divinité qui est en lui. Ce symbole est le pentagramme, étoile à cinq branches, stylisant la silhouette d'un homme debout, bras étendus, jambes écartées, solidement dressé car rien ne peut l'ébranler.

Le combat de Michel trouve sa victoire dans l'obtention de cette connaissance sacrée qui fait entrer dans le monde des dieux.

Car Michel est aussi le gardien de la Porte. Sans complaisance, il est le guide et le maître de l'âme qu'il aide à progresser à travers les épreuves successives et les combats de la vie. Il aide chacun à combattre et à vaincre son dragon intérieur, le plus terrible de tous.

Michel se tient debout devant les portes qui mènent vers l'autre monde. C'est lui qui donne l'accès aux états successifs vers la perfection. Il est le gardien du jardin d'Eden depuis que Dieu en a chassé Adam et Eve.

Lorsqu'on coupe la pomme longitudinalement, on découvre la figure de la mandorle, au centre de laquelle sont représentés les personnages divins dans l'art roman. Cette mandorle figure deux cercles se coupant, c'est-à-dire deux mondes s'interpénétrant, la partie commune de ces mondes étant l'espace contenu dans la figure en amande elle-même. Cette partie commune entre ce monde et l'autre est précisément la Porte, et l'archange lumineux représenté dans la mandorle se trouve devant la Porte du ciel.

Nous retrouvons l'aspect mercurien de Michel. Hermès-Mercure, tout comme le dieu nordique Odin, est le dieu des chemins, des voyageurs, des marchands et des voleurs, des poètes et des artistes, de tous ceux qui se déplacent. Il est le mouvement et le devenir, le dieu des passages et des portes, des grands mystères de l'initiation suprême. Ainsi est Michel, le Grand Initié, l'archange garde les chemins, les routes de pé-



lerinage, et les chemins célestes des constellations qui guident voyageurs et marins.

La ressemblance avec Mercure se précise si l'on pense, comme Gilbert Durand, que *"Mercure subit un double avatar chrétien bien significatif de sa nature synthétique : il se sublime en partie en saint Michel messenger du ciel et psychopompe, et en partie il se dégrade en diable"*. Les deux phases se synthétisent dans la représentation de la lutte de l'archange avec le diable.

La ressemblance avec Odin, *"le semeur de troubles"* ambigu, est ici frappante. Michel n'est pas invoqué pour éviter une épreuve, un combat, mais pour avoir la force d'en sortir vainqueur. Il ne sauve pas, il éprouve. Il est l'instrument du Destin tout-puissant chez les Nordiques.

Le gardien des portes est également le gardien terrible du seuil de la mort, le grand maître des mystères de la mort. C'est lui qui accueille les âmes jusqu'au jugement et qui transmet la justice divine.

Dans ses fonctions de jugement, Michel a pour attributs le coq et la balance. Le coq est un animal solaire et mercurien. Il représente le temps qui passe, l'évolution inévitable du jour vers la nuit et de la nuit vers le jour. Le coq chante l'heure où la nuit finit et laisse place au jour. Chez les Nordiques, il chante aussi pour le Ragnarok, le Crépuscule des Dieux, terrible bataille entre les dieux et les puissances des ténèbres, d'où le monde sortira neuf et régénéré. La balance est l'instrument de la justice divine. Déjà chez les Egyptiens, elle symbolisait la pesée des âmes.

Michel est semblable à Anubis et Thot, comme ange de la Mort. La fête de saint Michel se situe proche de l'équinoxe d'automne, lorsque le temps entre dans le signe de la Balance. Ce n'est pas un hasard !

Si nous revenons à la pomme, celle-ci nous ouvre une nouvelle porte dans le symbolisme michaélique. Les pommes, pour les Anciens, apportaient jeunesse et vie : la déesse nordique Idunn les gardait. Chez les Grecs, elles poussaient dans le jardin des Hespérides. Or, la jeunesse est tout entière concentrée dans l'ar-

change Michel. C'est l'éternel combat qui est la jeunesse du monde, et les enfants durent bien le sentir, eux qui, tout au long des siècles, eurent une vénération particulière pour l'ange de lumière. C'est ainsi qu'au Moyen Âge, des troupes d'enfants parcouraient les routes de l'Europe entière pour venir jusqu'au Mont du bout de la mer montrer leur ferveur enthousiaste à saint Michel.

L'enfant est l'image de tout commencement. Il est le devenir et la force vitale, l'élan créateur, le jaillissement de la vie.

C'est un tout petit enfant, le fils de Bain, qui parvint à faire basculer l'immense pierre que les hommes les plus forts ne réussissaient pas à bouger lors de l'édification du sanctuaire. L'enfant a en lui tous les germes de la vie. Il représente la pureté même. Après lui, tout est déchéance de forces qui décroissent.

Paul Séran remarque le lien mystérieux qui existe entre l'enfant et le monde angélique. *"Tous ceux qui s'élanceront sur les routes du Mont-Saint-Michel l'éprouveront d'instinct. Car, selon le mot de Jung, « l'enfant est un tout qui renferme les profondeurs de la nature ». Ils viendront, ces enfants, chercher au Mont, près de l'Archange, la lumière qui donne la force, l'acceptation du combat et la compréhension de ce qu'ils détiennent d'impérissable : ce « quelque chose qui grandit à l'indépendance », comme dit encore Jung."*

Le même auteur souligne le fait que l'*Evangile* qui est lu le jour de la fête de saint Michel est celui sur les enfants, où Jésus dit qu'il faut être semblable à un enfant pour entrer dans le royaume des cieux. L'enfant est donc à la fois l'état initial et l'état final de l'être, celui que l'ange accueillera à sa mort. Il est le commencement et le but de la vie, la concentration des forces vitales.

Michel est lumière, jeunesse, élan, beauté, combat victorieux. Son action sur le monde va dans le sens des grandes forces cosmiques. Son épée flamboyante est l'Action, la Volonté de l'Action qui fait se mouvoir le monde.

Jean MABIRE

Histoires secrètes de la Normandie





Cherbourg, ville aux visages divers

A l'aube, les toits de pierres bleutées des vieilles maisons du port luisent sous le crachin pendant que des pêcheurs en cirés jaunes s'affairent au déchargement du poisson, dans le grincement des treuils, la pulsation des moteurs, le fracas des caisses scintillantes.

À midi, le soleil a triomphé des gros nuages gris qui s'effiloquent au-dessus des collines. Le marché aux fleurs se pare de mille couleurs et les ménagères y croisent les yachtmen anglais qui flânent tranquillement en pantalons rouge écarlate ou vert épinard. En fin de journée, une brusque averse s'abat sur l'armée des cyclistes qui revient de l'Arsenal, cahotant sur les petits pavés des quais, juste avant le pont tournant où passe un gros chalutier, à la peinture délavée, qui rentre au bassin, ses filets roulés sur la lisse.

Cherbourg, c'est une ville grise et active qui s'étend tout au long de la mer crêtée d'écume sous les ailes des mouettes planant lentement au-dessus des cheminées avant d'aller se percher sur une grosse bouée sombre qui danse dans l'avant-port.

Le plus court chemin pour connaître Cherbourg dédaigne la géométrie et s'attarde aux lacets qui conduisent à la Montagne du Roule. La côte est rude mais le coup d'œil en vaut la peine.

En quelques minutes d'automobile, vous découvrirez un panorama splendide avec l'étendue immense de la grande rade, la mer à perte de vue, le massif clocher de la Trinité, les flèches de l'Église du Vœu et les toits qui scintillent au moindre rayon de soleil, toits gris, toits bruns sous un ciel majestueux et changeant. Tout Cherbourg est là avec ses rues étroites et sinu-euses pour couper le vent du large, ses quais où s'amarrent les gros bateaux de pêche, ses jardins qui ménagent des solitudes tranquilles à chaque riche demeure, ses dernières maisons qui se perdent dans la verdure d'une campagne sans cesse présente.

On dit parfois que nous sommes *"au bout du monde"*. Mais quel attachant et pittoresque bout du monde avec les falaises de la Hague, les chemins du Val-de-Saire, les collines et les ruisseaux du Bocage... Les plages de la côte comme les villages de l'intérieur ont leurs fidèles. Chez nous, rien n'est loin de la mer, sans cesse présente, avec les plaisirs de la pêche à pied et l'air iodé qui se marie dans tout, le pays au parfum du lait frais.

Jean MABIRE

La Presse de la Manche



Cherbourg, ville viking

Mille années se sont écoulées depuis le jour où notre terre s'appelle la Normandie. Les Normands d'aujourd'hui portent pourtant encore leur nom qui signifie, comme chacun le sait, de la Bresle au Couesnon, *"les hommes du Nord"*.

Et de tous les Normands, ce sont les gens du Cotentin qui savent peut-être le mieux maintenir la fierté de leur fait Viking. Les savants ont recensé la multitude de noms de lieux et de noms de personnes d'origine scandinave dans notre presqu'île. Mais ce qui ne peut se recenser, et ce qui compte encore bien davantage que toutes les recherches des savants c'est la fidélité d'un peuple qui n'oublie pas.

Le grand poète normand Wace, qui naquit dans ces îles que nous aimons à guetter du haut de nos falaises, le disait bien autrefois :

*"En North allom, de North venom
En North fum nez, en North manon."*

Et de nos jours, les poètes restés fidèles à notre parler ancestral chantent, comme Louis Beuve, *"les brumans d'la tempête dount les drakkars étaient les qu'vas"*, ces Vikings *"tré-jouos prêts à l'houneu, tréjous prêts à mâture"* chers à Costi-Capel.

Cherbourg, à l'extrême pointe du Cotentin, entre les deux bastions nordiques de la Hague et du Val-de-Saire, est bien digne de devenir la première de toutes les cités normandes : la "ville Viking".

Cherbourg, au haut bout de la presqu'île, entourée par cette mer grise où sont un jour apparus d'innombrables bateaux nordiques amenant avec eux un sang nouveau, Cherbourg



mérite que désormais l'aver-nom de "Viking" soit attaché à sa renommée.

De toutes parts, les Normands auront à cœur de venir nous visiter pour trouver en cette Quinzaine commerciale un aspect unique de fierté normande et de fidélité nordique. De toute l'Europe du Nord-Ouest, des touristes viendront, non pas seulement en voyageurs, mais aussi en amis, nous pourrions presque dire en "cousins".

La réussite de notre Festival sera non seulement l'œuvre d'une équipe, ce sera aussi et surtout le témoignage d'une cité toute entière qui veut vivre dans le présent sans renier son passé.

Faire de Cherbourg la "ville Viking" n'est pas un passe-temps pour quelques jours d'été. C'est renouer un lien sentimental et économique avec les pays du Nord.

C'est respecter, toute l'année durant, la vocation historique et géographique de Cherbourg, en Cotentin, "*où queu d'la mé*"...

Trop peu de Cherbourgeois croient à l'avenir de leur cité. Combien en connaissons-nous qui se lamentent sur sa situation excentrique ou qui citent les chiffres, à vrai dire peu encourageants, de son activité économique.

Pour beaucoup, Cherbourg est une « ville morte » tout au moins une ville en sommeil qu'il est presque indécent de vouloir réveiller. À croire ces pessimistes, Il faudrait parcourir 343 kilomètres pour atteindre le domaine où tout, par un mystérieux coup de baguette magique, devient possible.

Mais Cherbourg ne possède pas, que des sceptiques. Des hommes d'action, dans tous les domaines, ont décidé de donner une vie nouvelle à notre cité. Ce ne sont ni des pessimistes, ni des optimistes. Ce sont seulement des gens réalistes qui se rendent compte des possibilités géographiques et humaines de Cherbourg. Pour ne citer qu'un exemple la fameuse position excentrique par rapport à la terre ferme prend une valeur exceptionnelle et centrale si l'on veut considérer notre ville par rapport à la mer... Mais tracer les plans d'avenir de Cherbourg n'est pas de notre propos. Si ce n'est dans un domaine assez particulier : celui des festivités annuelles.

On a beaucoup écrit sur "*le tourisme, industrie méconnue*". Mais ces études ne sont peut-être pas parvenues jusqu'à nous si l'on juge par le scepticisme général lorsqu'il est question de tourisme dans notre presqu'île.

D'autant que le tourisme exige, en dehors, de l'équipement hôtelier qui en est la condition sine qua non, des efforts de propagande considérables portant leurs fruits à long terme. Mais à qui sait persévérer il représente un appoint important dans l'économie d'un pays.

Il n'est pas question de faire de Cherbourg une ville uniquement touristique. Les années à venir montreront sans doute la vanité d'un tel dessein dans une ville assez proche d'outre-Couesnon. Mais le tourisme est susceptible d'apporter un complément saisonnier important aux activités les plus diverses de Cherbourg.

Encore faut-il ajouter aux charmes de notre Cotentin et aux curiosités de notre cité l'attrait de festivités exceptionnelles, susceptibles de "happer" le touriste.

Une initiative audacieuse digne de l'esprit d'entreprise des Vikings

Le vendredi 13 mai, son président M. Lainel donnait ici même un article particulièrement bien fondé sur le rôle d'un tel comité. Il m'a demandé de lui succéder à la tribune de ce journal pour motiver les raisons essentielles du terme de "Vikings" désormais accolé à nos festivités annuelles. Il m'a chargé non seulement de présenter à nos concitoyens leurs lointains ancêtres scandinaves mais encore, mais surtout, d'aider les Cherbourgeois à faire de ces manifestations des réussites populaires. La tâche entreprise par le Comité du Commerce et des Fêtes ne peut être menée à bien qu'à deux conditions essentielles la première étant que son effort porte sur plusieurs années consécutives et la seconde qu'il soit suivi par tous. Il ne s'agit pas de faire une quelconque cavalcade sans lendemain mai d'orienter nos festivités annuelles sur un thème susceptible de nous procurer un afflux, considérable de touristes.

Certes, la Dizaine commerciale ne refusera pas la clientèle cherbourgeoise mais elle devra profiter du séjour en notre ville de nombreux *horsains* attirés par la réputation de "*Cherbourg, ville Viking*".

Ce thème est susceptible d'éveiller l'intérêt des gens se trouvant sur les voies d'accès naturelles de Cherbourg. D'où viennent en effet les touristes ? D'une zone limitée en gros par la ligne Nanes-Belfort au sud et s'étend bien au-delà des frontières françaises. Il est bien connu



que le mouvement touristique descend du nord au sud – tout comme le firent les invasions des Vikings – et que nous avons plus de chances d'attirer à Cherbourg des voyageurs d'Amsterdam ou de Copenhague que des habitants de Perpignan ou Biarritz. Il s'agit en effet de faire remonter vers Clerbourg pour nos festivités, nos compatriotes normands du sud de la Manche (un sud qui commence aux Rouges-Terres...) mais aussi d'amener des gens de beaucoup plus loin à venir séjourner à Cherbourg ou même simplement à faire un crochet par notre ville.

Le thème des Vikings est évocateur pour tout homme du Nord

Faire de Cherbourg *"la ville Viking"* ne se limite donc pas à attirer une clientèle départementale. C'est un thème assez près de leur cœur pour attirer les Normands de partout. C'est un thème assez riche pour attirer les Parisiens (n'oublions pas que la mode est actuellement assez favorable aux pays nordiques et à la Normandie). C'est un thème assez international pour attirer tous les étrangers du nord-ouest européen, influencés tous à des degrés divers par les invasions vikings. C'est un thème populaire qui évoque toujours la curiosité, curiosité admirative si on "en" est, respectueuse dans l'autre cas. Mais quelque soit la déformation que le sentiment lui fait subir, le mot de *"Viking"* garde toujours sa magie évocatrice.

Il parle à l'oreille de tous Normands. Et, hors de chez nous, nous confère un certain mystère admiratif dont nous aurions bien tort de ne point profiter. Les événements de la plus récente actualité ont d'ailleurs à nouveau attiré l'attention sur la question. Le roi et la reine de Danemark sont venus à Paris inaugurer la Maison de leur pays sise sur les Champs-Élysées. Le Président et M^{me} Coty viennent de rentrer de Copenhague où ils ont renouvelé cette rencontre amicale. Et les journaux du monde entier, en publiant les photographies de ces deux voyages ont signalé l'extraordinaire ressemblance entre le roi de Danemark et le Normand qu'est M. Coty. Quelques-uns y ont vu le fait du hasard. D'autres, et ils sont fort nombreux, ont rapproché les deux hommes par la *"parenté viking"*. C'est une explication qui a pour nous toute sa valeur, ne serait-ce que sur le plan affectif.

Deux fois par semaine une pacifique invasion viking

Le premier article de cette chronique – qui paraîtra désormais deux fois par semaine – ne saurait se terminer sans esquisser un plan d'ensemble de ce qu'elle se propose.

Hors de tout souci archéologique dépassant ma compétence, évoquer quelques aspects de ces fameux Vikings, trop peu connus malgré le parti-pris sentimental de tout bon Normand à leur égard. En parallèle à cette promenade dans le passé, rechercher les moyens pratiques de donner à nos festivités annuelles le *"style viking"* qui fera leur originalité. Enfin mieux faire connaître les peuples qui sont comme le nôtre, héritiers de l'aventure viking. Que ce soit dans leur pays d'origine ou dans ceux qu'ils ont marqué plus ou moins profondément de leur empreinte.

Ce qu'était un Viking

Il est un peu arbitraire de vouloir *distinguer Vikings et rois et Scandinaves* (d'il y a une dizaine de siècles). Mais il semble bien pourtant que l'on fit la distinction à l'époque. Les Vikings étaient des Scandinaves. Mais tous les Scandinaves n'étaient pas des Vikings... L'expression que l'on trouve dans de vieux récits *"il était parti en expédition de Viking"* prouverait même qu'il y avait d'autres manières de voyager sur mer...

Une étymologie discutée

Pour savoir ce qu'était un Viking rien ne semble plus simple que de chercher la signification exacte du mot. Seulement diverses explications étymologiques ont été données... N'étant pas spécialiste en matières linguisti-





ques il vaut mieux vous les livrer sans prendre parti. L'étymologie la plus commune fait dériver le mot de *vik* qui signifie baie. Le *Viking* serait donc l'homme qui fréquente les anses marines.

C'est évidemment un peu moins séduisant que le fameux rapprochement avec le *King* anglais qui faisait du même coup un "roi" de chacun de nos navigateurs nordiques. Cela rejoignait assez bien la fierté normande qui inspirait Louis Beuve à propos de sa ville adorée : "*Quaind tu faisais des roués d'tes qu'nales !*"

Le marquis de Saint-Pierre qui est un spécialiste des questions scandinaves tout autant qu'un Normand convaincu a donné en 1953 dans la revue *Viking* une définition du mot en question. D'après les sages il oppose "*expédition commerciale*" et "*expédition de Viking*", ce qui semble suggérer que le Viking serait le monsieur qui faisait ses achats en oubliant de les payer. L'opération étant considérée d'ailleurs sous son aspect sportif, l'escroquerie sans risque étant à l'opposé du sens de l'honneur des Scandinaves (tout autant que de leur amour du combat). S'élevant contre toute étymologie dérivée de *roi* (qui se disait *konungr* en norrois – d'où certains on fait venir notre bon nom normand Quoniam) Louis de Saint-Pierre se rallie à l'étymologie en *vik* (baie), mais en lui donnant un sens plus large de courbe. Le Viking n'est donc pas celui qui suit la côte d'anfractuosités en anfractuosités, mais celui dont la navigation en pleine mer obéit au hasard du butin. Le Viking n'est donc pas un homme qui va d'un point à un autre directement, mais celui qui sur mer "*trache*" l'aventure.

Émigrants ou pirates ?

Cette manière d'agir n'a rien de déshonorant, surtout si l'on se replace à l'époque. Elle rejoint la fameuse "*guerre de course*" tant van-

tée dans l'imagerie d'Épinal, et où s'illustra entre autres le fameux malouin Surcouf qui, soit dit en passant, portait un nom d'origine typiquement scandinave.

Les Vikings sont donc au début, des coureurs de mers qui vont se ravitailler à l'étranger sans s'encombrer de tractations commerciales. Leur caractère guerrier qui devait inspirer la fameuse oraison "*A furore Normannoruna libera nos Domine...*" s'affirme dans la mesure où ils rencontrent quelques résistances. Le Nord n'a pas oublié les luttes sanglantes de Charlemagne contre les Saxons et les Scandinaves de cette époque sont encore des païens assez peu disposés à se faire évangéliser. Peu à peu les Vikings, au lieu de revenir dans leurs pays d'origine, Danemark ou Norvège, s'établirent, à demeure sur des "têtes de pont". L'une d'elles, dans l'embouchure de la Seine, n'a jamais pu être localisée et excite encore l'imagination de nos archéologues. Il semble que les Vikings furent tantôt en bons termes avec la population "indigène", tantôt en moins bons. Ces simples comptoirs de commerce ou de pillage deviennent de plus en plus des colonies. Non pas seulement "d'exploitation" mais aussi "de peuplement" puis que les garnisons nordiques augmentent d'importance, que ces nouveaux contingents y arrivent sans esprit de retour dans leur patrie d'origine, qu'enfin il s'opère bon gré malgré un mélange entre les premiers occupants du sol et les derniers conquérants. Mélange facilité par la parenté unissant bien souvent les Vikings et les autochtones. Ce fut le cas en Est-Anglie où les Angles et les Saxons étaient d'origine nordique. Ce fut le cas chez nous en Normandie puisque les Francs, même romanisés, n'en étaient pas moins d'origine nordique. De nombreux Saxons occupaient aussi la Neustrie et préparaient ainsi sans s'en douter le terrain à leurs "cousins"... germains.





Le sang viking

Si l'image du Viking réduite à un guerrier redoutable assez porté au viol des nonnes est un peu simpliste il ne faut quand même pas tomber dans l'excès contraire. Faire du Viking un brave paysan qui change de terre et ne cherche que la douce paix du Seigneur est pousser un peu loin l'indulgence envers les grands ancêtres. Le Viking est un pionnier, au fond assez semblable à ces émigrants du Far-West du siècle dernier. C'est un "touche-à-tout" de grande classe, tour à tour marin, guerrier, commerçant, paysan, évangélisateur chrétien même comme le grand Saint Olaf. Et puis le Viking est un individualiste. Il est lié aux autres hommes de son bateau bien plus qu'à un roi quelconque. C'est justement parce qu'il ne veut guère accepter le pouvoir royal qu'il est parti de chez lui. Poussés par les nécessités les Vikings surent constituer de grandes armées. Mais elles furent toujours provisoires, en fonction d'un but bien précis, tel que la prise de Paris. Il était donc normal que certains Vikings se calment très tôt et acceptent l'organisation du duché de Normandie. Il était tout aussi normal que d'autres gardent leur esprit d'indépendance civique et religieux. Leur passion de l'aventure aussi. De là des difficultés entre les ducs de Rouen et des Vikings moins assimilés. Il n'est pas indifférent de savoir qu'ils se trouvaient précisément en Cotentin et en Bessin. Cette survivance qui dura un peu plus d'un siècle, de Rollon à Guillaume, justifie une fois encore la prédilection cotentinaise et cherbourgeoise pour les Vikings.

Orthographe et emploi du mot viking

Il ne s'agit ni de donner une leçon de linguistique, ni d'imposer en ce domaine mon optique personnelle. Il serait cependant souhaitable que le mot même de *viking*, que nos compatriotes normands aiment à employer, s'écrive le plus souvent possible de la même manière, et se prononce également de la même manière. Ceci non par goût de l'uniformité, mais tout simplement parce qu'il n'y a aucune raison de nous singulariser en graphies erronées et en phonies malsonnantes.

Comment écrire et comment prononcer ?

Le plus naturellement possible : Viking. Le vieux norrois pourrait se traduire, en écriture moderne, et, selon M. Lucien Musset : *Viking* avec un accent circonflexe. Ce mot est parent du vieil anglais *Wicing* et du frison *Wising*. Mais l'habitude de l'écrire avec un "W" ne se trouve aujourd'hui qu'en allemand. Contentons-nous d'un "V" tout simple, comme les Scandinaves et les Anglais d'aujourd'hui. Ce jambage supplémentaire n'est pas un signe d'opulence et nous n'avons pas de raison d'en tirer gloire. Quant à l'orthographe : *Vicking*, elle ne semble guère non plus s'imposer et ce "C" intercalaire est lui aussi une richesse inutile. La prononcia-



tion "*Oui-king*" disparaît donc avec le "W" et quand on s'abstiendra de faire sonner le "S" du pluriel tout sera pour le mieux. Qu'il soit aussi choquant de prononcer "*Saint Vaste*", pour Saint-Vaast que de souligner le "s" final de Vikings est une chose facile à admettre. Que dire alors de ceux qui font retentir ce fameux "s"... au singulier. Car on entend parfois "*le Vikingz*", ce qui laisserait supposer que nos ancêtres avaient le don d'ubiquité.

Un mot qui a fait fortune

Ayant assez fait le maître d'école pour cet article, je vous propose un petit voyage bien incomplet à travers le monde, à la recherche du mot *Viking*. Car les Normands croient souvent qu'ils monopolisent le terme et que le mot est inconnu passés la Bresle ou le Couesnon. Il connaît au contraire à l'étranger une fortune étrange. C'est sans doute même le terme qui s'est élevé le plus haut puisque les Américains ont baptisé *Viking* plusieurs de leurs fusées stratosphériques. Et les avions des lignes aériennes scandinaves qui viennent récemment d'inaugurer le trafic Europe-Amérique, en passant par le pôle, portent aussi le nom de *Viking*. Soulignons d'ailleurs que l'état de Viking n'est pas aux pays scandinaves l'objet d'un culte aussi admiratif que nous pourrions le supposer. On est fier des Vikings mais on en est aussi, dans ces peuples devenus éminemment pacifiques et pacifistes, un peu gêné. C'est le parent turbulent dont on excuse les frasques tout en les réprouvant. Et pour-tant on conserve au fond du cœur une secrète tendresse pour ce "*grand frelaumpyi*".

Une telle attitude qui pourrait susciter la thèse d'un psychanalyste ne manque jamais de surprendre l'étranger. Qui vante excessivement les Vikings devant un Scandinave risque de se voir taxer de fantaisiste, mais qui les attaque subit le sort réservé à ceux qui déboulonnent les gloires nationales. L'explication est pourtant relativement simple à qui veut vivre dans son temps : l'aventure viking est terminée depuis mille ans.



Un mot qui touche tous les Normands

Mais l'optique en Normandie est souvent un peu différente. En effet l'âge des Vikings fait partie pour tout Scandinave de la galerie des gloires officielles, c'est un sujet d'école tout aussi célèbre et aussi vide de sens à force d'être sans cesse répété que le fameux "Nos ancêtres les Gaulois..." Le Normand y trouve par contre une occasion de se distinguer, d'être, en apprenant son histoire de France "de l'autre côté de la barrière". Il y a toujours dans la vie un certain plaisir au non-conformisme. Et le fait que nous puissions penser, comme le rappelait le président Coty récemment à Copenhague, qu'il y a tout lieu de croire que nos ancêtres sont précisément les Vikings n'est pas pour déplaire dans une province qui a toujours su veiller sur son fait.

Chaque peuple a son rêve et il faut bien avouer que le nôtre nous porte plus volontiers vers Guillaume Le Conquérant que vers Napoléon Bonaparte. Ne serait-ce que pour la raison bien normande que le premier a réussi le débarquement en Angleterre que l'autre n'a pu réaliser et que chez nous on éprouve une certaine indulgence pour la réussite.

Les manuels d'histoire des pays nordiques ne manquent jamais de présenter la Conquête de l'Angleterre comme la plus gigantesque expédition viking et ce chapitre est toujours généreusement illustré de reproductions de la Broderie de Bayeux.

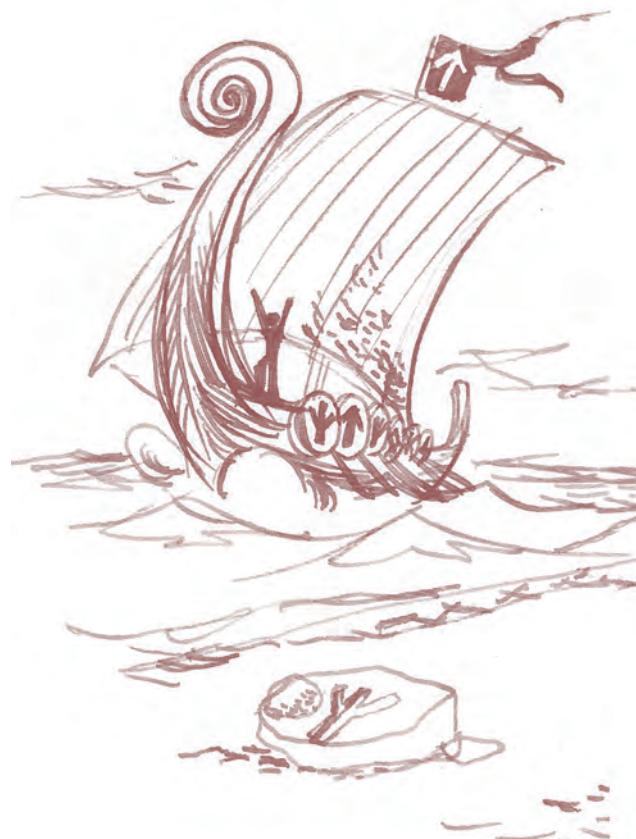
Il ne faut donc pas nous étonner de la prolifération du terme de Vikings en Normandie. Citons au hasard : une coopérative de reconstruction à Coutances, un club nautique à Rouen, le nom de plusieurs restaurants, d'une marque de bijoux folkloriques, celui proposé dans ce même journal par de nombreux lecteurs pour nommer la côte du Cotentin... et combien d'autres exemples.

Le nom de renouveau régionaliste

Le mot de Viking se trouve obligatoirement lié chez nous à l'action régionaliste. Ce n'est pas par hasard que le rendez-vous annuel avant-guerre des meilleurs d'entre les Normands se nommait selon les désirs de Louis Beuve : *Le souper des Vikings*. Ce n'est pas par hasard que la revue des pays normands se nomme aujourd'hui *Viking*. Et ce n'est pas non plus par hasard que le plus grand itinéraire touristique organisé d'Europe se nomme *La Route des Vikings* et que c'est une entreprise normande. Mais si vous le voulez bien nous attendrons le prochain article pour emprunter cette route.

Jean MABIRE

extrait du journal La Manche





La Hague

Jean Mabire

La Hague tient, en Normandie, le rôle d'une terre sacrée et presque légendaire. On y voit volontiers le symbole d'un pays conquérant et fier de son fait, dresser son orgueil au-dessus des hommes comme ces falaises, verticales au-dessus des flots, à plus de cent mètres de hauteur. La brume et les légendes, la demoiselle de Tonneville et les naufragés du Raz Blanchard, contribuent à donner à cette terre battue par les vagues, une terrible présence dramatique.

La Hague, sauvage et secrète, dément l'idée d'une Normandie paisible et accueil lante. Ici, le pays et les gens restent enracinés dans un passé tumultueux. Le vent gifle les visages, siffle sur les collines, s'épuise sur les murettes de pierres, blanchit les crêtes des vagues, tord les fumées et les arbres ; le vent nous vient du cap Nord et de l'Islande. Il a gonflé les voiles carrées des coureurs de mer, il a attisé les incendies, il a hurlé dans les ruines. Il a poussé, voici mille ans, nos ancêtres sur cette terre, après tant d'escales et tant de souvenirs.

Prenons une carte. C'est toute l'aventure de l'Europe du Nord qui aboutit à la Hague. Voici la plus belle route des Vikings : on part de Trondhjem, au cœur d'une Norvège montagneuse et explosive. Plein ouest, voici les Shetland, les Orcades et les Hébrides, ces îles sacrées de l'empire du froid et du courage. On navigue entre l'Écosse et l'Irlande, pillant à bâbord, bâtissant à tribord, dévastant des monastères et édifiant des forteresses. Les Celtes de Galles et de Cornouailles voient passer nos bateaux chargés, à ras bord, d'hommes, de butin et d'espérance. Après les îles Scilly, cap à l'est. Nous entrons en Manche que d'aucuns nommaient autrefois la mer normannique. Et voici, au terme de la grande boucle, le cap de la

Hague. Maintenant se termine l'aventure qui nous a conduit des fjords aux herbages.

Les marins deviennent paysans, les guerriers se font éleveurs. Mais les hommes ne changent point. Ils demeurent passionnés de liberté, d'indépendance, de démesure secrète et de rêverie silencieuse. Ils donnent leurs noms aux champs et aux ruisseaux. Ils terrent leurs fermes aux creux des vallées, ils tracent les limites de leurs domaines ; ils arrachent les pierres de leurs champs ; ils défrichent et ils bâtissent. Ils forment un royaume d'hommes libres et d'enfants blonds, puis montent la garde sur une frontière qu'ils nomment Hague-Dyck, et qui sépare la Hague de ce qui deviendra un jour la Normandie.

Et un jour, toute la province est conquise, comme fut conquise la Hague. Ceux qui avaient fait le grand tour, par l'Écosse, retrouvent ceux qui ont suivi les côtes, par la Frise et la Flandre. Les Norvégiens et les Danois, sous la poigne de Rolf le Marcheur, font de la Normandie le plus bel état de cet empire Viking, aux frontières incroyables et qui disperse des cousins scandinaves de Constantinople à Rouen, de Kiev à Coutances, de l'Amérique à l'Ukraine, de l'Islande à Tombelaine.

Si d'autres pays de Normandie conservent les souvenirs historiques de notre grandeur, la broderie de Bayeux et l'abbaye de Jumièges, le Parlement de Rouen et l'Université de Caen, le château de Falaise et la cathédrale d'Evreux, la Hague conserve les traditions populaires et les usages ancestraux. On y vint longtemps comme en pèlerinage. Sur la lande de Jobourg, on respirait le même air enivrant que près des tombeaux des rois à Upsal, dans cette vallée où se réunissait l'Althing, cette première assemblée de notre monde.





Le "tour de la Hague", qui demeure, en Cotentin, l'attraction favorite des touristes, n'est pas un itinéraire comme les autres. C'est toujours, pour nous, une sorte de voyage sacré vers ce qui ne meurt pas.

Il faut, au moins une fois dans sa vie, assister au lever du soleil à Querqueville. La chapelle Saint-Germain, que l'on dit dater du VI^e siècle, se distingue à peine parmi les tombes et les croix. On devine la rade de Cherbourg, immense, dans la pénombre. Au loin le phare du cap Lévy. Et voici le soleil au-dessus de Fermanville. Les toits de la ville scintillent dans l'éfrondi des collines. Les bateaux labourent la mer, à perte de vue, sous un ciel alourdi de nuages, où chevauchent les cavaliers solitaires de l'aube.

Après Querqueville, nous sommes dans la Hague. Les clos, d'un vert intense, disparaissent dans la mer qui ronge le rivage. La ferme de Dur-Ecu est solidement ancrée au bord de la route et annonce le pays des ajoncs et des grottes. Les villas disparaissent dans le tournant de Landemer et voici lès falaises. Dans l'arrière-saison, elles prennent la couleur du cuivre et de l'ambre. On devine le sentier des douaniers, accroché entre la mer et le ciel, et qui nous conduira, d'anses en caps, jusqu'à Diélette, où la Hague agonise sur une mine de fer désertée.

Il faut aller à Gruchy, non point pour voir la maison de Millet, dévastée par la morsure des années et l'ingratitude des hommes, mais pour admirer ce qu'ont découvert les yeux du petit Jean-François. Rien n'a changé ici. Ni cette grange, ni ce ruisseau, ni cette barrière. Le champ de son enfance semble plonger dans une mer immobile. Des mouettes se posent sur les haies où s'abritent les moutons.

Le moulin du val Ferrand, avant Ecuville, est beau comme une gravure romantique. La descente vers la Cotentine, sous une voûte de verdure, évoque Guernesey. Quant au port d'Omonville, c'est à l'Île au Trésor qu'il fait songer, avec sa petite auberge battue par la mer, qui lance des galets sur le seuil, tandis que les pêcheurs serrent, sur la tase de café, des doigts raidis par le froid, les filets et les casiers.

Port Racine est le plus petit port de France. Pourtant, quelques barques p.e pêche y tirent sur leurs amarres, tandis que les vagues blanchissent sur Jardeheu. Nous approchons de la fin d'un continent. D'Auderville, dont la cloche en plein vent sonnè. aux jours de naufrage, nous descendons sur Goury. On fait silence autour du canot de sauvetage, comme dans une église; c'est ici que des hommes partent pour la bataille contre la mer. Le vent fait frémir cet abri qui sent la graisse, le varech et l'humidité froide.

Une prière à la croix du *Vendémiaire*, un regard sur le phare où veillent les gardes-frontières du Raz, une pensée pour l'île d'Aurigny, dont on voit parfois les maisons, et qui fut la forteresse des îles anglo-normandes, au temps des corsaires et des contrebandiers.

Jamais, non jamais, on ne peut oublier cette impression brutale de grandeur et de beauté qui vous saisit, au tournant de la route, quand vous découvrez soudain la baie d'Ecalgrain. Orientée plein ouest, c'est la dernière plage de notre monde. Au-delà il n'y a plus rien – exceptés Terre-Neuve, l'Amérique... De grosses vagues viennent rouler les galets arrachés de la falaise et polis par les siècles. À marée basse, voici le sable fin entre les mares et les rochers. Parfois, une empreinte de pas serpente, là où meurent

La Hague Dick en Cotentin, dessin de Jean Mabire.





Jean Mabire et Skol, à l'été 1982,
sur le terrain de Landemer face à la mer,
près d'Eculleville.



les vagues. Robinson vit un jour de tels pas sur une grève solitaire et déserte...

Ceux qui connaissent la Hague savent qu'il faut aller à pied jusqu'à l'anse du Cul Rond, planter sa tente sur le dos de la Côte Soufflée, rester des heures, entre le crépuscule et l'aurore, pour écouter la mer dialoguer avec la nuit.

On peut gagner l'ancien sémaphore par le sentier des douaniers ou par une route carrossable. Une solide auberge, aux murs de granit, arrête le vent et la pluie, qui vient battre les fenêtres à petits carreaux, à la mode de l'ancien temps. C'est l'excursion favorite des Cherbourgeois. On ne descend plus guère aux grottes, mais on aime un instant rêver sur le nez de Jobourg, dont la lourde silhouette évoque quelque monstre préhistorique, à demi immergé.

La mer écumait sur les Brequets et les Tas de Pois. C'est la plus belle partie du sentier des douaniers. Sur les collines, des chevaux se détachent en ombres chinoises, découpées dans le ciel d'orage. Les "boues-ja" apportent partout la couleur de l'or et l'odeur du miel. Les pierres roulent sous les siècles et rebondissent sur les falaises abruptes, avant d'aller sonner sur des plages invisibles et inaccessibles. Ici, c'est la montagne. Nous avons oublié la Normandie des pâturages et des vergers. Nous marchons en plein ciel, escortés par les coups de canon de la mer qui mitraille les rochers et fait jaillir des gerbes d'écume, comme d'énormes boules de neige, qui s'écrasent sur les récifs.

Vauville, avec son château et son prieuré, que nous admirerons de loin, nous attend après le chemin des douaniers. Ceux qui ne se lassent jamais de la Hague vont continuer à pied leur pèlerinage. Il leur reste près de quinze kilomètres pour atteindre Siouville. C'est un voyage étrange. Une plage immense, avec quelques épaves laissées par le flot, qui abandonne sur le sable des bouteilles et des lièges, des chiffons et des caisses. Entre le rivage et les collines de Biville, d'où nous protège le bienheureux Thomas Hélye, c'est un paysage lunaire. Avec ses collines râpées, ses herbes frissonnantes, ses marais et ses bois de pins, voici les

"mielles", où une mystérieuse angoisse vous saisit la nuit tombante, tandis que bêlent des moutons invisibles et que les vieux blockhaus allemands se confondent avec la courbe des dunes, hérissées de fils de fer barbelés.

À Siouville, ce sont les mêmes villas qu'à Nacqueville. Nous avons quitté la Hague sauvage pour la Hague touristique ..

En suivant les côtes, dans ce tour de la presqu'île qui termine notre presqu'île, nous avons oublié cette lande, d'où l'on peut voir la mer aux trois points cardinaux : Jobourg ! -Église surgie du fond des âges, forteresse d'un seigneur exigeant. Et, tout auprès, l'usine atomique où doivent se traiter les combustibles irradiés, et qui fera de la Hague un des hauts-lieux de la science nucléaire.

Étrange rencontre au terme de ce voyage ! La Hague, dont chaque pierre, chaque demeure, et même chaque parole, évoquent la Normandie du XI^e siècle, cette Hague commence déjà à vivre dans l'Europe du XXI^e siècle. En quelques années, nous aurons vu un millénaire emporté par le vent.

Jean MABIRE



Querqueville

Images au premier plan d'un lointain passé, et, à l'horizon, d'un moderne transatlantique, le *Queen Mary*, qui va faire escale à Cherbourg. Le Nord-Cotentin présentera souvent ce contraste. Bien connue des archéologues, l'église de Querqueville possède un sanctuaire "tréflé", considéré comme l'édifice religieux le plus ancien du département, jusqu'à la récente découverte de la crypte du Mont Saint-Michel. Le XVII^e siècle y a ajouté une nef et un clocher qui, en dépit de sa disproportion a, comme le paysage dans lequel il s'inscrit, beaucoup de pittoresque.



Les îles Chausey

Jean Mabire



Le souvenir restitue d'abord une odeur unique : le miel des ajoncs et le varech des grèves. Il suffit de fermer les yeux pour être, de nouveau, à Chausey : la gifle du vent et le bruit de la mer, et aussi cette alternance des embellies et des averses, sans laquelle ces îles n'appartiendraient pas à notre monde.

Chausey dans la brume et Chausey sous le soleil, double image d'une même réalité, si mal connue des terriens. Et tout de suite, le poids des légendes. Chacun s'attache à une vision différente. Bien vite, Chausey devient "autre". L'archipel reste mystérieux pour ceux qui n'y ont jamais abordé et doivent se contenter de clichés : récifs de la désolation, perdus comme au large de l'Islande, ou bien ilots de la douceur de vivre, colorés comme Tahiti.

Aucune image n'est entièrement vraie. L'archipel un dimanche d'août ne ressemble pas à la Grande Ile au jour de la Toussaint... Seuls ont le droit de se dire fanatiques de Chausey ceux qui y ont jadis passé cette nuit la plus longue de toutes, qui marque le fond noir de l'hiver.

Le premier contact reste toujours inoubliable : nous avons quitté Granville, depuis une heure ; tout était gris ce matin-là, mer et ciel couleur de plomb, mouettes sales, vagues courtes. Une à une, les îles s'imposèrent sur l'horizon. Rochers au ras de l'eau, frangés d'écume. Ilots d'herbe rase, battus par le vent. Un petit phare, trapu et athlétique, veillait sur un bout de terre piqué de minuscules maisons écrasées par la brume...

Il fallut débarquer en doris. La mer avait pris une teinte vert pâle. Une timide lumière jaune crevait les nuages entre deux ondées. Un escalier aux marches couvertes d'algues. Un sentier escarpé entre les bruyères et les ajoncs, dont les fleurs, gorgées d'eau, venaient se coller à nos vêtements, avant de mourir entre deux cailloux, taches d'or sur le granit ruisselant.

Après l'atmosphère, la géographie... L'archipel émerge des flots de la Manche à mi-route du Mont Saint-Michel et de l'île de Jersey. Les côtes les plus proches se trouvent à une vingtaine de kilomètres : à l'est, Granville, au sud, Cancale. C'est toujours la frontière entre la Bretagne et la Normandie, mais on reste d'un seul côté du Couesnon... Chausey marque l'extrême-ouest de notre province, comme une sentinelle oubliée dans son désert marin.

Ici, on tient aux légendes. Et d'abord à deux chiffres : 52 et 365. Explication : cinquante deux îles à marée haute. Trois cent soixante-cinq à marée basse. Différence énorme, qu'explique les quatorze mètres d'amplitude des marées, dans cette baie du Mont Saint-Michel.

Autant d'îles que de semaines dans l'année et autant d'ilots que de jours ! L'idée est sans doute plus poétique que le compte n'est exact...

Cette "voie lactée" de la Manche, où chaque rocher frangé d'écume scintille comme une étoile, s'étend sur quatre kilomètres et demi du nord au sud et sur plus de onze kilomètres de l'est à l'ouest.

À l'extrême-sud, la Grande Ile, la seule habitée avec sacentaine de Normands accrochés à leur granit et à leurs grèves. À peine un kilomètre et demi de long entre la pointe du phare et le sémaphore de Grosmont. Au plus large, sept cents mètres. Au plus étroit, cinquante, à peine.

L'histoire vient vite renforcer la géographie pour accentuer l'insularité de l'archipel. Pourtant Chausey n'est qu'un lointain quartier de Granville... Seulement, les jours de tempêtes et les soirs de bataille, cela devient le bout du monde.

Au Moyen Âge, l'archipel est habité par des moines, des pêcheurs et des carriers. Plus quelques naufrageurs, pour faire bonne mesure. Tout au long des siècles, on va se disputer ces cailloux. Anglais contre Français et catho-



liques contre protestants. On débarque, on fortifie, on s'affronte. Et le vainqueur attend un autre assaut. Parfois, l'oubli fait son œuvre. Ainsi, lors du Traité de Paris de 1763 où Chausey sera tout simplement omis par les négociateurs franco-britanniques. Il faudra l'an XI de la République, Une et Indivisible, pour que Chausey se trouve réuni à la commune de Granville.

L'archipel n'est plus seulement une forteresse, c'est aussi un domaine agricole, une carrière de granit et une fabrique de soude. Le XIX^e siècle amène des militaires et le XX^e des touristes.

Chausey ou le balcon de la Manche...

La Grande île devient vite familière à qui veut la parcourir à pied, quand le flot des touristes est reparti sur le continent et que les gens de Chausey sont, comme ils disent *"retombés seuls"*. C'est un paysage dont la variété surprend. Chausey offre de multiples aspects à qui veut les découvrir.

Une rampe avec ses gros blocs de granit monte de la cale. En quelques pas, on se trouve au centre de l'île. Même pas une rue, mais quelques maisons éparpillées le long du chemin. Épicerie, cartes postales, boîtes de coquillages, magazines, mercerie... Et les hôtels, puisqu'il faut aussi se restaurer et se reposer. Un sentier encore. C'est le chemin du phare. À main droite, le vieux fort construit en 1866, déclassé à la fin du siècle, et qui abrite aujourd'hui quelques familles de pêcheurs dans ses casemates. Fossé, pont-levis et murs voûtés.

À main gauche, le long du bras de mer qui se nomme le Sound – tout comme celui qui sépare le Danemark de la Suède, au large d'Elseigneur – des petites villas s'accrochent à mi-falaise. De la peinture vive, des fleurs, des murettes de granit et des escaliers de bois verni.

Continuons. Plein sud, doré par le soleil, le sable de "Port Marie", entre la pointe de la Tour et la pointe de Bretagne.

D'autres criques encore, havres minuscules et protégés. Le Château-Renault domine les grèves de sa masse sombre. Ce bloc colossal, qui semble surgir du Moyen Âge guerrier, a été édifié en 1924 par une armée de quatre cents ouvriers sur l'emplacement d'une ruine démantelée.

Une grève immense que la mer vient d'abandonner, laissant quelques mares où se reflètent de gros coquillages. On peut aller à pied sec jusqu'aux îlots les plus proches.

"Les Moines" forment sur l'horizon marin comme une procession de pierres grises.

Et voici la carrière abandonnée de Gros-mont, avec ses gigantesques amoncellements de blocs taillés, dont la couleur est celle même de la Merveille au péril de la mer. On imagine des voûtes romanes et des ogives gothiques, qui ne seront jamais édifiées et resteront toujours blocs de granit à demi recouverts par des algues sombres.

Le tour de la Grande Île s'achève. Déjà, il faut longer à nouveau le Sound. Partout des chenaux et des grèves où reposent des navires : bateaux de pêche, yachts, doris, épaves qui montrent leurs membrures. La ferme. Le hameau des Blainvillais. La chapelle sur son éperon à l'herbe rase.

Un petit sentier s'enfonce sous les arbres. C'est l'unique chemin creux des îles Chausey. Une "cache" bordée de haies plantées, dont la base est formée de gros blocs de pierre, tout comme dans le Cotentin. Le sol est humide, raviné, creusé par les sabots du bétail. On enfonce jusqu'à la cheville ; des insectes bourdonnent. Le feuillage dissimule le ciel et assourdit le bruit de la mer. Derrière une barrière, un clos à l'herbe haute et, au détour du sentier, le murmure d'une fontaine. Enfin, le silence.

Chausey possède sa ferme. Deux hectares et demi de cultures et neuf hectares et demi d'herbages. Le reste c'est la lande. Les vaches, au nombre d'une vingtaine, vont pâturer sur les grèves et même sur les îles, toujours en liberté.





Elles vont parfois, d'îlot en îlot, à la recherche de l'herbe jusqu'à deux kilomètres de la Grande Ile. Mais on les ramène pour traire. Il faut faire attention à la marée. Les vaches savent nager, bien sûr, mais le courant est quelquefois mauvais.

Au début des années cinquante, lors d'une tempête, six bêtes se sont noyées en essayant de regagner la Grande Ile. Le fermier et ses fils les avaient vainement recherchées toute la nuit, en doris. On a retrouvé un bœuf à marée basse, tout seul sur un caillou. Les embruns lui avaient passé pendant plusieurs heures par-dessus le dos !

Si Chausey n'est pas une commune, c'est une paroisse. À sa tête, depuis 1950, l'abbé Delaby. Un visage sculpté par les embruns avec une barbe grise et carrée. Sans doute le premier prêtre du diocèse de Coutances à abandonner la soutane, pour la remplacer le plus souvent par un pantalon de matelot et un jersey repris. Son presbytère se cache au bord d'un petit chemin. De gros arbres. Une ombre fraîche, presque humide.

L'abbé Delaby parle lentement, comme quelqu'un qui sait respecter le temps qui fuit et connaît le prix des silences qui durent : aux Chausey, on a l'éternité devant soi.

Le curé est aussi maître d'école : fait unique en France. Pêcheur quand il peut, mécano quand il faut, infirmier quand il doit.

Silhouette inséparable de "son" archipel. Le bateau du prêtre se balance dans le Sound, tirant sur sa bouée. Il se nomme *Avec Dieu*...

Ici, la plupart des hommes sont pêcheurs. Les lignes, les filets, les casiers. Le domaine des marins chausseis, c'est, avant tout, le plateau des Minquiers, quinze kilomètres plus à l'ouest. À mer haute, presque rien n'affleure. À mer basse, tout se découvre : plus de dix kilomètres, du nord au sud. Il faut pêcher à marée. Et vite, tandis que les récifs crèvent, un à un, la surface.

Après la pêche, la chasse. Chausey est le rendez-vous de presque toute la sauvagine que l'on peut voir en France.

Hélas, les paradis ne restent pas longtemps inconnus. L'archipel est assez isolé du continent pour que la vie des insulaires soit bien rude tout au long de l'année, dans la froide solitude de la mauvaise saison. Mais Chausey reste parfois trop proche. Moins bien protégé que les somptueux "cailloux" anglo-normands comme Serk, Herm ou Jethou.

Mais les "envahisseurs" des beaux jours finissent par reprendre le bateau. Et puis, certains d'entre eux savent quand même respecter un paysage.

Alors, Chausey, ses cinquante-deux îles et ses trois cent soixante-cinq îlots, redevient ce qui rend cet archipel si cher à notre cœur : une terre normande dont toute la vie est rythmée par la grande respiration de la mer.

Jean MABIRE

N'oubliez pas votre adhésion



Les Amis de Jean Mabire
BP 14
F 59137 Busigny

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
CP : _____ Ville : _____
Tel. : _____ Fax : _____
Courriel : _____ @ _____
Profession : _____

À remplir soigneusement en lettres capitales.

Cotisation annuelle 2022

☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €
☐ Adhésion de soutien 30 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Une association sans ses adhérents n'existe pas.
Une revue sans ses abonnés n'est qu'une publicité.
ADHÉREZ! ABONNEZ-VOUS!



L'unité gourmande normande !

Franck Nicolle



*"J'irai revoir ma Normandie,
c'est le pays qui m'a donné le jour..."*

(hymne officiel de mon pays et hymne officiel de l'île de Jersey, dont l'archipel vassal des Minquiers fut repris et brièvement occupé de haute lutte par Jean Raspail qui y fit flotter, par deux fois, le drapeau patagon).

Cet air, que nous devons au chansonnier Frédéric Bérat, a été popularisé façon yiddish par Rabbi Jacob, empruntant un accent qui m'est aussi étranger que le rituel du Seder (comme disait le Dauphinois Henri Béraud). *J'veu les cllous eud l'Helvétie, et touôte la nyige ammonchellaée* et j'ai vu moi aussi les lacs de la Confédération, du Leman à Lucerne, de Lugano à celui des Quatre-Cantons fondateurs ou celui si tranquille de Constance, en me disant *itou*, aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie, et combien le beurre de *cheu nous* est supérieur en couleur et en goût ! Le beurre suisse est blanc comme une *terrine de mates* (c'est la peau du lait à la cuisson, le lait caillé, qui tire son nom du celtique *mat*, c'est-à-dire "bonne graisse du lait") et ne vaut pas un coup de *cid'*, sauf en Suisse normande bien sûr, petite région à cheval entre l'Orne (salut, Claude) et le Calvados. Pourtant la crème l'outre-Rhin (fleuve qui prend sa source au lac de Toma dans le canton des Grisons) vaut la nôtre, surtout la double, prenante au palais, presque aussi suave.

Un pays « riche de tout »

On trouve en toute France dans les supermarchés de la crème d'Isigny Sainte-Mère, compacte, bonne à tout et sans égale (sauf petits

producteurs locaux et motivés). Il me plaît de savoir qu'Alexandre Dumas trouvait celles d'Emandreville (aujourd'hui Saint-Sever) parmi les plus exquis et son beurre, le meilleur. Quelques boulangers fabriquent encore autour de Rouen la riche galette de Saint-Sever ou sa version individuelle, la roulette, aujourd'hui si insolite, si rare, mais que l'on peut trouver sur la rive gauche, et encore... Marthe Daudet écrivait dans *Les Bons Plats de France* que ce pays était riche de tout, de surtout trop de pluie (Rouen est surnommée la capitale "pot de chambre de la Normandie" et Cherbourg demeure la patrie du parapluie) mais aussi de crème douce que l'on ajoute dans presque tous les plats et qui donnent à ceux-ci un liant, un moelleux extraordinaires. *J'vous voué déjà gogner* quelques gâteaux apéritifs au fromage de la Biscuiterie de l'Abbaye de Lonlay qui a fourni pendant la guerre de 14-18 des douceurs revigorantes aux Poilus, sur le front le plus dur, à base de sablés, *rien biaux pour la goule*, complets à *pu arquer*, qui pesaient chacun un kilo et que l'on tranchait à la fortune des tranchées (*biscuiterie-abbaye.com*). Et pis d'abord tantôt, un coup d'pommeau frappé ! C'est un apéritif à base de jus de pomme et de calvados vieilli en tonneau pendant au moins 14 mois, qu'il ne faut pas *boissonner* (ça *détourbe* et *éluge* vite, et pis après on *dole*). Ou un verre *eud'cid* bouché ! Il paraît qu'en Bretagne on boit ça dans un bol, j'ai jamais vu mes anciens faire ça, et pourtant c'était leur bon *beir* de ménage. *"La nature est prévoyante : elle fait pousser la pomme en Normandie sachant que c'est dans cette région qu'on boit le plus de cidre"*, écrivait Henry-Bonaventure Monnier. De mon temps, quand Manufrance



avait pignon sur la rue Jeanne d'Arc, quand Lino Ventura et Patrick Dewaere tournaient *Adieu poulet* et que la cavée nous était interdite pour cause de tournage à Rouen, tout le monde possédait des fruitiers et même faisait son cidre en faisant venir jusqu'à son huis des presses ambulantes. Le moult restait bien souvent quelques jours sur les *trotouères*, attirant les *mouch'* (prononcez *mouk* comme nos ancêtres les Danois pour qui "ch" se prononce "ke" ; on dit un *kin* pour un chien, *uen'vak* pour une vache) et empuantissant l'air de fin d'été.

Souvenirs, souvenirs...

En ce temps-là, Laurent Fabius "*transfusé*", élu au Petit-Quevilly, mais pas Norois pour un shekel, disait qu'il en avait "*soupe de ces histoires de runes et de Vikings*" (comme on le comprend !). En ce temps-là, devant le palais de justice de la capitale, Charles Maurras avait sa statue (œuvre du fondateur des Camelots du roi Maxime Réal del Sarte, reléguée aujourd'hui sur la rive gauche) et la section locale du Front national de la rue de Fontenelle honorait François Duprat, assassiné sur la route de Caudebec, par une gerbe commémorative en forme de croix celtique BBR et par notre chant *J'avais un camarade*, sur les lieux du crime maussade... J'en étais, avec M. de Tarlé le magnifique (l'homme à la cigarette), et M. (futur bâtonnier du barreau de Rouen), avec le fils du futur maire, les descendants bourgeois des grandes familles (salut, mon Pierre, dont la tienne est retournée aux champs) et Gilles Pennelle sous l'approbation de Jean Trévilly, inventeur de *National-Hebdo*, qui louait pour misère ses locaux à l'AF, à Jeune Pied-Noir, au Front, au RPR et à Radio La Chouette, en bon *afroquement* (compagnie).



La Normandie est surtout terre de grains, source de notre pain quotidien, que l'historienne émérite Marion Sigaut détaille dans ses écrits. Les *mauves* (de l'ancien norois *màvar*) ou mouettes se trouvent bien de picorer dans le port autonome de Rouen, premier port céréalier d'Europe. Entre 1350 et 1508 figurent au registre de justice de la capitale "*aux cent clochers*" la nouroue d'Épiphanie, la gache et la falue originaires de Saint-Lô et de Coutances, la bourette de Valognes, le craquelin normand, le chirnené, le cônu, le pain au cid, le pain brié et autres garrots et torquettes hérités des échaudés du Moyen Âge que l'on travaille dès *pétron-jacquet*, c'est-à-dire "*avant que ne vienne l'écureuil*".

Pessons et foutinettes

En plat de consistance, nous pourrions rôtir un canard à la rouennaise, c'est-à-dire au sang, doré sur tranche mais à peine cuit, très bobo, qui ne fait pas le bonheur des *péquenouzes* dont je suis et qui ne me fait pas pâmer d'aise sauf à regarder ou à envisager de voir la carcasse *broquée* dans sa presse d'argent dans quelques restaurants prestigieux possédant un tel objet. Le gigot d'agneau provenant des deux côtés de la Manche est délicieux et l'irlandais coûte deux fois moins cher que le nôtre, par quel mystère ? Les amateurs de volailles se délecteront de poulet au bon *beire* (ou au *bâchchaet*, hydromel), doré au beurre (qui plaisait à Maît' Jean Mabire), et les gourmets de *pesson* seront comblés sur nos côtes en attendant dans maints villages comme celui de Veules-les-Roses, la marée (aléatoire). Êtes-vous encore *allouvis* de fromages ? On les trouve à pas cher dans les supermarchés (contrairement à Paris et dans d'autres provinces, hors de prix), ces camemberts, pont-l'évêque, livarots odorants que l'on peut conserver un an en chambre froide après la date ! Mes marques préférées sont : Fleuron du Plessis, Graindorge, Jort et pour le Neufchâtel celui de Nesle-Hodeng, assez bien représentés en grande distribution.

Pour le trou normand (film qui a révélé Brigitte Bardot avec Bourvil), j'aime bien le calvados Jehan Foucart 14 ans d'âge, les drôleries du Château du Breuil, et même le Domfrontais du père Magloire (calvados aux *pouères* et *crosettes*). Si vous êtes *arbouqués*, en dessert vous aurez des *crécous* (nourriture imaginaire), sinon il y a encore pour les *ronards-tchiquins*, ceux qui traînent partout, des aguinettes, des douillons, et de la torgoule, gâteau de riz que réussissait si ma grand-mère paternelle, ma Fernande ! ô mon papa ! Pour terminer avec une foutinette, une *tit'ieau chaud* (calvados en grog), nous mangerons des p'tits gâteaux, des financiers de la très surprenante maison du biscuit qu'il ne faut pas manquer de visiter si d'aventure vous vous promeniez en Cotentin (maisondubiscuit.fr).

Article paru dans le journal *Présent*



Vie de l'Association

Message d'information au nom du bureau

Katherine Mabire-Hentic

Effets pervers du virus Corona était-il dit en introduction. Ce virus a touché d'une façon grave, notre ami et collaborateur **Gilles ARNAUD**, Directeur des Éditions d'Héligoland, responsable de la composition, l'impression et l'envoi de notre bulletin, vous comprendrez donc que ce numéro arrive chez vous avec un peu de retard. Heureusement, les **Amis de Jean MABIRE** sont là afin de serrer les rangs lorsque l'un de nous trébuche, grâce à de très bonnes volontés, nous pouvons vous satisfaire et assumer nos engagements. Souhaitons simplement à Gilles de très vite guérir et revenir très rapidement tenir à nouveau son poste.

Nous aurions souhaité sortir quatre bulletins cette année: deux aux équinoxes ainsi que deux aux solstices. Ce ne fut pas possible, mais nous avons augmenté le volume de certains numéros, ce qui a pour résultat plus de sujets et de lecture à votre intention. Nous pensons continuer sur cette ligne au cours de l'année à venir. Une nouvelle fois merci à nos intervenants qui apportent un savoir et une richesse parfois méconnue sur des sujets variés ayant toujours un rapport avec **Jean MABIRE**.

Plus que jamais peut-être, la pensée et l'esprit de Jean MABIRE se trouvent d'actualité: à travers le **régionalisme**, par l'identitarisme, terme cependant qu'il a très peu utilisé durant sa vie, mais tout reposait dans sa conception sur le **respect du régional** et de la **dimension européenne**. Nous savons qu'il ne faut pas écarter la Nation, mais ne sont-ce pas ses dirigeants qui nous écartent d'elle? Il est intéressant de constater que les sujets que nous abordons, sans préjugés, sans aprioris, sont justement d'actualité, simplement parce que Jean MABIRE les avait abordé il y a des décennies.

Incontestablement, si révolution il doit y avoir, elle doit être conservatrice afin de profiter des acquis pour aborder et se projeter dans l'avenir.

Nos objectifs pour l'année à venir sont assez simples: d'abord, si possible en fonction des obligations sanitaires, enfin tenir une **Assemblée Générale le samedi 26 mars à Caen**. Vous comprendrez que nous ne pouvons aujourd'hui vous en donner le programme, il sera disponible vers la fin février. Pour ceux qui veulent ou peuvent y participer, bien vouloir faire une demande d'information à contact@jean-mabire.com.

Le but de cette Assemblée Générale sera déjà de nous retrouver mais également de renouveler le **Conseil d'Administration** qui aura pour mission d'élire les responsables du Bureau. Elle donnera naturellement lieu à un compte-rendu des activités ainsi qu'à une vision de l'avenir de l'Association, une conférence, une visite, une réunion amicale.

Tenir dans le Nord, une **Assemblée Communautaire** prévue de longue date, programmée était notre vœu pour nous retrouver enfin en 2021, elle n'a pu être tenue en raison de ce que vous savez. La liberté pour être et agir sans trop de contraintes semble nécessaire à l'humain. À ce niveau, il serait souhaitable de décentraliser quelques réunions dans d'autres Provinces, peut-être en coordination avec une ou plusieurs associations sœurs? Ceci exigeant une volonté militante et d'ouverture et des vents favorables.

Naturellement, nous continuerons à sortir notre bulletin que nous conservons à trois exemplaires l'an sans changer le très modeste tarif. Nous aurions aimé vous souhaiter un excellent Solstice ainsi qu'un très Joyeux Noël! Nous savons tous que la lumière reviendra aussi nous vous souhaitons, à vous ainsi qu'aux vôtres, une **excellente année 2022**. Elle sera naturellement ce que nous en ferons car le combat de la vie continue: **rien n'est écrit**.

La Présidente
Katherine MABIRE - HENTIC





» Nous ne changerons pas le monde, il
ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est
pas nous qui allons changer le monde,
mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute École Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
Siège social : 13 quai de Solidor - F35400 SaintMalo
Adresse administrative : BP 14 - F59137 Busigny

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Mise en page : ogham
Maquette originale : Les Editions d'Héligoland™
www.editions-heligoland.fr